

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :

6 PAGES
sur les
JOURS



SIX JOURS DE PARIS. — C'est dimanche. Il fait chaud et l'on a tombé la veste dans le vélodrome comble. Le peloton passe, ramassé sur lui-même, entre deux chasses. On reconnaît : en tête, Speicher, qui regarde Archambaud à la corde. Derrière Speicher, Bautz, puis Antonin Magne, qui va pousser Speicher. Sur la même ligne : Pijnenburg, Fournier et Boucheron. Derrière Fournier, Charles Pélissier, que Pellenaeers s'apprête à pousser. A la corde : Girard, qui a Kaers à sa droite. A gauche de Charles Pélissier, Emile Diot, et, derrière Pellenaeers, l'Allemand Wengler. (Voir notre reportage pages 5, 6, 7, 8 et 9.)

Le sport et la paix

Le leitmotiv des discours sportifs, vous le savez, ces discours qu'on prononce au dessert lors des banquets traditionnels, c'est « le sport, meilleur moyen de rapprochement international, le sport, école de camaraderie et de fraternité humaines... le sport n'efface pas les frontières mais permet aux peuples de mieux se comprendre et de s'estimer davantage, etc. »

Combien de fois n'avons-nous pas entendu ces belles et rituelles paroles, et combien de fois n'a-t-on pas vanté l'admirable et pacifique champ clos des Jeux Olympiques ?

Hélas ! sans vouloir le moins du monde mêler au sport les choses de la politique, comment échapperions-nous à l'emprise de cette dernière ?

Les remous de l'Europe nerveuse atteignent le sport international. Les Jeux Olympiques auront-ils lieu à Tokio ?

Oui, répondent les civils japonais, qui comptent pour du beurre. Jamais, affirment les militaires japonais, les seuls maîtres. La France se réjouissait de matcher, en football, l'Autriche, patrie du « wunder team », le 24 mars prochain.

Il n'y a plus d'Autriche. Le Reich allemand a absorbé sans lutte, sinon sans fracas, ce vieux fragment d'empire qui devient une province allemande.

Il n'y aura plus de match France-Autriche.

La Coupe du Monde de football doit être organisée au mois de juin prochain. L'Autriche en sera absente, naturellement, et l'Argentine palabre, refuse, accepte, se reprend, tempore sans qu'on sache au juste ce qu'elle décidera.

Au vrai, pourquoi le sport resterait-il dans le désert du monde une oasis de fraîcheur et de paix ?

Ne dramatisons pas. Les orateurs n'ont pas tellement tort de vanter les bienfaits du sport. Si le sport n'a pas la prétention de tourner le cœur des hommes vers la paix, il a, du moins, le mérite d'exalter les passions généreuses, de développer dans la jeunesse des qualités de coup d'œil, de sang-froid, de jugement qui lui seront toujours utiles.

★

Tandis que Fives et Lille, après deux heures de bataille au ballon, n'arrivaient pas, pour la seconde fois, à se départager en vue de la Coupe de France, les dirigeants de ces deux clubs envisageaient, pour des raisons purement financières, la fusion ! On ne croit pas qu'elle doive se faire, mais, si pareille éventualité se produisait, le souvenir des rencontres Fives-Lille cimenterait l'accord et la vertu de ces opiniâtres combattants !

★

Le règlement des Six Jours 38 a été appliqué à la lettre, ce qui a permis aux coureurs d'éviter les heures de... lassitude et de farniente. Quand on pense que des chasses et des bagarres ont été livrées à l'heure matinale où l'on balaie la salle et où le public a disparu, on reste confondu devant une telle... honnêteté ! Confondu, mais, ravi. Car c'est tout ce que l'on demande !

Freddie Miller a fait match nul avec l'espoir Paul Dogniaux. Beau succès pour Dogniaux. Mais Freddie Miller a répondu à un interviewer « Je pensais bien avoir gagné. Il n'en est rien. Bravo pour Dogniaux. » Quelle jolie réponse. Et combien nous la préférons à ces ergotages, à ces explications, à ces discussions des mal battus !

RENE LEHMANN.

★

Lundi dernier, « Match » a présenté au micro de Radio-Cité, de 12 h. 5 à 12 h. 20, la grande aviatrice française Maryse Bastié, les champions cyclistes Maurice Richard, Ignat et Diot. Aujourd'hui, le recordman du monde de parachutisme Williams, le sympathique coureur Sera Martin seront interviewés, entre autres champions, par les rédacteurs de « Match ». Suivez les émissions de « Match », tous les lundis à Radio-Cité, de 12 h. 5 à 12 h. 20.

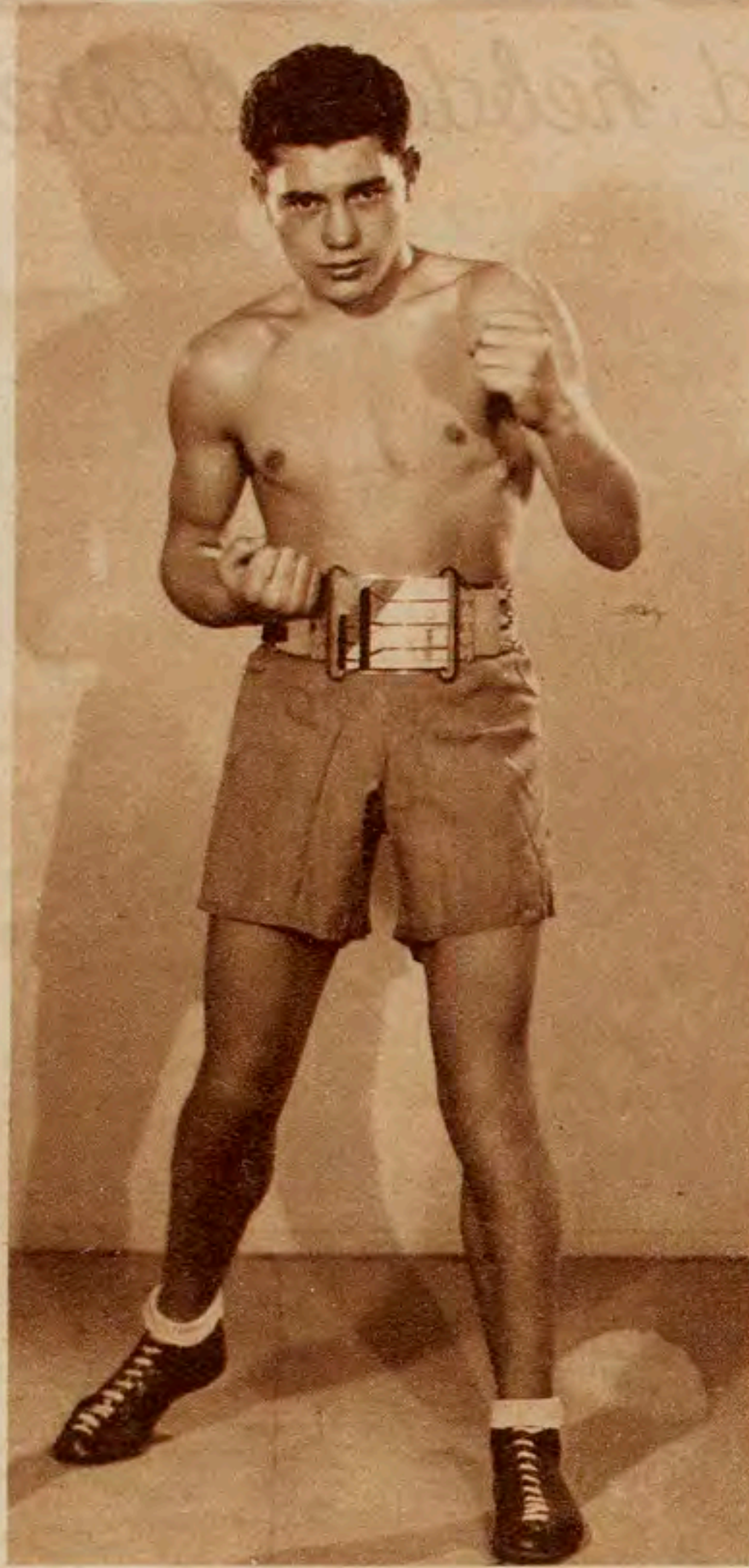
PAUL DOGNIAUX a fait mieux que se défendre devant Freddie Miller

Nous avons vu Freddie Miller, à Paris, aux prises avec un Maurice Holtzer déchainé, ce même Freddie Miller qui, il y a trois ans, battait en deux minutes José Gironès. Nous avons, à Wagram, retrouvé le même homme froid, pondéré, calculateur, maître dans son art, dénotant avec sa fausse garde et si sûr de lui que cette confiance semble garantir une sorte d'invincibilité. Freddie Miller qui s'en retourne aux Etats-Unis pour tenter de jouer encore les rôles de premier plan et même le premier rôle avait fait un crochet par Paris. Ce crochet devait lui permettre de remporter une victoire sur Paul Dogniaux. Et l'on était presque tenté de considérer cela comme une formalité.

Paul Dogniaux n'a pas voulu qu'il en fût ainsi. En tenant la dragée haute à son adversaire, en prenant parfois sur lui le meilleur, en frôlant d'un rien le succès, le détenteur de la Ceinture de « Match » s'est affirmé comme l'un de nos meilleurs poids plume, promettant d'être, avant qu'il ne soit longtemps, le meilleur. Car il ne faut pas oublier que Dogniaux, actuellement sous les draps, ne pouvait se présenter sur le ring dans la meilleure condition et dans sa pleine forme. Il avait certainement manqué de partenaires d'entraînement de valeur suffisante, des conseils précieux et des soins nécessaires. Mais notre petit bonhomme a le cœur bien accroché, du courage et de l'ardeur à revendre. Surpris tout d'abord par ces directs du droit de Freddie Miller, appréhendant quelque peu cette gauche qui paraît rarement mais qui semblait devoir arriver précise et néfaste comme la foudre, Dogniaux eut un premier round assez terne. Il n'allait pourtant pas se laisser ridiculiser par le métier d'un homme qui possède sa boxe sur le bout des gants ! Déchainé, sachant qu'il fallait risquer d'en prendre pour en donner, il se rua à l'attaque, faisant parfois sortir Miller de son impassibilité et réussissant de jolis coups que l'adversaire devait, au moins par deux fois, accuser. Bouillant, généreux, volontaire, Paul Dogniaux par ses qualités naturelles a fait jeu égal avec un réel champion dont la vitesse paraissait cependant quelque peu atténuée et qui, par instant, ne semblait pas, faute d'entraînement peut-être, avoir sa distance.

Très joli combat, clair, correct de part et d'autre, où deux méthodes et deux tempéraments s'affrontaient et dont Paul Dogniaux est sorti grand. Il paraît bien que nous pouvons miser — et cher — sur lui.

Un autre boxeur français, ce même soir à Wagram, pouvait faire assez bien augurer de ses combats à venir. Il s'agit du poids coq Bernard Leroux qui réussit le match nul devant l'excellent boxeur qu'est l'Autrichien Weiss. Ici encore Leroux adopta la tactique de l'offensive. Inférieur sans doute en boxe pure, il se rattrapait par l'allant, l'ardeur et la volonté de vaincre. Cela nous valut quelques beaux échanges avec Weiss qui, lui aussi, sait se fâcher et frapper sec.



Paul Dogniaux.

ques beaux échanges avec Weiss qui, lui aussi, sait se fâcher et frapper sec.

★

Le Roumain Aurel Torna, à qui va être donnée sous peu l'occasion de faire montre de ses très réelles qualités, s'est fait la main, si l'on peut dire, en battant Huguenin par k. o. en deux rounds. Si Aurel Torna est toujours un boxeur éminemment dangereux pour les meilleurs — on le verra dans la prochaine guerre des coqs — Huguenin, lui, n'est plus ce qu'il fut. Cette très nette défaite accuse son déclin.

Et maintenant avec Al Brown, Angermann, Sangchili, Aurel Torna, etc., nous avons quelques intéressantes explications en vue.

JEAN DE LASCOUMETTES.

QUE FERONT LES JEUNES dans un Paris-Nice moins pénible ?

Si les courses de la Côte d'Azur nous ont donné un avant-goût de la saison routière, ce n'est qu'avec Paris-Nice qu'elle commencera officiellement.

Lundi, fin des Six Jours ; mercredi, départ de Paris-Nice.

Et dès lors, tous les dimanches, jusqu'en août, les coureurs n'auront que l'embarras du choix.

Déjà, l'on peut envisager Paris-Roubaix, Bordeaux-Paris, le Circuit de Paris et le Tour de France, objectif de la plupart des hommes qui, bientôt, s'élanceront sur la route de Nevers, terminus classique de la première étape de Paris-Nice.

Le Tour de France ? Qui n'y songe un peu ? Et, pour la grande boucle, la course au soleil est déjà pleine d'enseignements. On y trouve, d'abord, les hommes en forme, et aussi ceux qui s'améliorent à la longue, démontrant ainsi que les courses à étapes ne les gênent en rien. Ceux-là sont souvent les plus intéressants. On ne manque jamais de noter leur forme ascendante et de retenir leurs facultés de récupération. Pour les jeunes, surtout, Paris-Nice est un banc d'essai qu'il ne faut pas négliger et ce sont eux que nous suivrons tout particulièrement.

Les étapes sont au nombre de cinq : Paris-Nevers, Nevers-Saint-Etienne, Saint-Etienne-Orange, Orange-Marseille et Marseille-Nice.

Elles sont moins pénibles que les années

précédentes. Les directeurs sportifs ont prévu, en effet, que de premiers efforts trop violents pouvaient nuire à la saison de leurs poulains et les organisateurs ont sportivement admis pareil point de vue.

Certains directeurs sportifs ont préféré s'abstenir malgré tout et l'on ne verra pas les coureurs d'Alcyon et de Dilecta.

D'autres, comme Pierre Pierrard, ont, par contre, sélectionné leurs meilleurs hommes. Il manquera pourtant, à l'équipe Mercier, Roger Lapébie, vainqueur l'an dernier. Souffrant, il a dû déclarer forfait. Mais Marcellou, second il y a douze mois, après avoir fort inquiété Lapébie, sera bien entouré au sein du team France-Sport et nous ne serions pas surpris de le retrouver aux premières places, dimanche prochain, à Nice.

Et que feront Mallet, Level, excellents dans les épreuves de la Côte d'Azur ? Et Vietto, qui revient à la surface, pourra-t-il, dans Paris-Nice, obtenir une réhabilitation totale ? Trialoux l'espère...

La course sera certainement rondement levée. Elle l'a été tous les ans et il n'y a aucune raison pour qu'il n'en soit pas de même cette fois.

Les jeunes qui courent Paris-Nice vont toujours à la bataille avec un cœur admirable et les coureurs chevronnés sont bien contraints de suivre le mouvement.

GEO TYZOR.

JOE SAVOLDI l'homme du saut chassé S'EN VA, APRÈS UNE DIFFICILE VICTOIRE

L'Italo-Américain Joe Savoldi, vedette du catch de la saison parisienne de ces derniers mois, nous quitte. Avant son départ, celui qui, en face de Rigoulot et de Deglane, fit les beaux soirs du Palais des Sports et permit d'enregistrer des recettes record rencontra à la salle Wagram l'Australien Bonnie Muir. Savoldi a triomphé, mais il mit 51 minutes avant de pouvoir placer efficacement son fameux saut chassé.

Mais le plus beau match ne fut pas fourni par le vainqueur. Il y a des années que nous voyons combattre en France l'Australien, que les populaires ont surnommé l'« anguille » et qui doit sa popularité à une souplesse extraordinaire, à une grande vitalité et à une lutte toujours on ne peut plus correcte. Jamais Bonnie Muir n'avait combattu d'une aussi belle manière.

Tout au long du match fixé à 60 minutes, Muir se montra égal, sinon supérieur, à son adversaire. C'est lui d'ailleurs qui prit la direction des opérations, et à plusieurs reprises Savoldi ne dut qu'à sa connaissance approfondie du catch de ne pas être battu. Trois ou quatre fois au cours du combat, Muir expédia son adversaire hors du ring, et les trois doubles torsions de bras que subit Joe Savoldi le mirent bien près de sa perte. Certes, l'Italien cherchait à placer sa fameuse prise. Par des coups de bélier, en se projetant en catapulte à l'aide des cordes, il essayait bien d'amener son adversaire dans une position favorable, mais Bonnie Muir, qui certainement a dû voir à l'œuvre Deglane et Rigoulot devant l'Italo-Américain, s'agenouillait à bon escient, feignait, évitant toujours de donner à Savoldi l'occasion de sauter.

Ce ne fut qu'après 51 minutes de combat que l'Italo-Américain réussit à frapper Muir, et à en triompher. La limite du combat étant atteinte à la 60^e minute, Michot sépara les deux adversaires 9 minutes après le début de la seconde manche, et déclara Savoldi vainqueur, un vainqueur qui pour le public — le saut chassé excepté — avait été un vaincu, ou pour le moins battu aux points.

Un nouveau venu à Paris a fait excellente impression. Le champion d'Australie des poids lourds Nilan, qui battit Dick Perron en 22 minutes. Ce fut une véritable explication, une bagarre, que se livrèrent les deux antagonistes, Nilan n'entendant pas se laisser maltraiter par Dick Perron qui, à son habitude, dès le coup de gong, abusa des coups défendus et des prises irrégulières.

Des autres combats, mentionnons la nouvelle victoire du Tchecoslovaque Vavra, qui cette fois tomba un homme pourtant guère habitué à la défaite, l'élève de Koloff, le Bulgare Konstantinoff. Et, comme il est de règle depuis plusieurs semaines, l'ex-policier américain Joe Campbell subit une nouvelle défaite, cette fois des mains de l'ex-boxeur Navailles, dont les progrès comme catcheur sont certains.

RENE MOYSE.

QUE DE JEUNES GENS ! QUE DE JEUNES FILLES !

ne peuvent débiter avantageusement dans le commerce, l'industrie, la Banque et les administrations faute de connaître

la COMPTABILITÉ la STÉNO-DACTYLO

pourtant si facilement et si rapidement apprises SUR PLACE OU PAR CORRESPONDANCE

AUX ETABLISSEMENTS
JAMET-BUFFEREAU

96, rue de Rivoli, PARIS

Programme Ma

10 SUCCURSALES EN PROVINCE

RÉDACTION-ADMINISTRATION

25, rue d'Aboukir - PARIS (2^e) - Tél. Turbigo 52-00 et 96-80

CHEQUE POSTAL : 2188-23 PARIS

Aucun envoi n'étant fait contre remboursement, prière de joindre le montant à chaque commande. — Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier de joindre une ancienne bande et la somme de 1 franc, et transmettre la demande au moins huit jours avant la date d'exécution du changement.

Prière de noter notre nouveau compte chèque postal : 2188-23 Paris.

match

R. C. SEINE : 251-795 B

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
1 ^{re} France et Colonies	46 fr.	24 fr.
2 ^{de} Etranger (tarif A réduit) ..	73 fr.	40 fr.
3 ^{de} Etranger (tarif B normal) ..	93 fr.	50 fr.

PAUL CHOCQUE

champion de France de cross cyclo-pédestre



FORET DE FONTAINEBLEAU.
— Voici, dans un passage difficile, Cacheux précédant Bulteau et Paul Chocque.

Il y a deux ans, Maurice Evrard devenait directeur sportif des cycles Génial Lucifer et engageait aussitôt le fils de son vieil ami Marius Chocque : Paul Chocque.

Quelques jours plus tard, Evrard emmenait Paul Chocque à Fontainebleau, pour le Championnat de France de cyclo-cross et, le poussant, lui murmura à l'oreille, au moment du départ : « Allez, Paul, du courage pour nous deux... »

Du courage ? Paul Chocque en eut. Luttant avec un cœur magnifique, il battit tous ses adversaires, apportant à Evrard son premier succès. Et, quelques semaines plus tard, c'était le Critérium National de la route ; puis Bordeaux-Paris.

Paul reprenait place au premier rang des routiers français ; Evrard, de son côté, inaugurait brillamment une nouvelle carrière.

Ayant enlevé, pour la seconde fois, ce Championnat de France de cross cyclo-cross, Paul Chocque, sera-t-il aussi heureux au cours de la saison routière qui vient ? Il l'espère et il ne se gêna pas pour nous le dire, après avoir enfilé le maillot tricolore : « J'ai pu constater tout à l'heure que déjà la forme venait ; je ne suis pas encore tout à fait au point. J'ai un peu souffert vers la fin lorsqu'il m'a fallu combler le terrain perdu à la suite d'une chute. Il est vrai que devant moi Cacheux, en grande forme, ne me ménagea pas. Et Bulteau, de son côté, a été excellent. »

Tout de même, Chocque a produit une grosse impression, à l'arrivée notamment. Sa montée à la Table du Grand-Maitre a été merveilleuse. Cacheux, qui grimpe pourtant bien, fut contraint de se relever avant la ligne d'arrivée. Quant à Bulteau, il avait été oublié dès le bas de la côte...

Il n'est pas de cross cyclo-pédestre plus facile à suivre que celui du Championnat de France. Grâce à une petite route on peut, en effet, voir les coureurs en pleine action en deux endroits : à la Table du Grand-Maitre et aux rochers de Saint-Germain. Les temps pris ici et là démontrent mieux que de longues explications comment Paul Chocque a mené sa course. Au premier passage, à la Table du Grand-Maitre, après le départ : Bertellin devant Cacheux, Moncassin, Bulteau, Debruyckère et Chocque à une trentaine de mètres.

Au premier passage aux rochers, Bulteau leader, Cacheux à cinq secondes, Chocque à trente secondes, Laborie à quarante secondes, Debruyckère, Vaast et Peuziat à cinquante secondes, Oubron à une minute dix, Bertellin à une minute vingt-cinq.

Au second passage, à la Table du Grand-Maitre : Cacheux et Bulteau en tête, Chocque à dix secondes, Vaast, Peuziat et Debruyckère à vingt-cinq secondes, Oubron à cinquante secondes.

Au second et dernier passage aux rochers, Chocque et Bulteau au commandement, Cacheux à douze secondes, Soubieux à vingt-cinq secondes, Debruyckère à trente-cinq se-

condes, Vaast et Peuziat à quarante-cinq secondes.

Enfin, à l'arrivée : Chocque, bon premier avec onze secondes d'avance sur Cacheux, vingt secondes sur Beaulieu.

Paul Chocque, du début à la fin, a donc dominé la situation. Il a surveillé de fort près les régionaux qui attaquèrent dès le début avec une fougue qui aurait pu leur être fatale, et cette tactique lui a parfaitement réussi. D'ailleurs, n'est-il pas le seul des grands favoris à avoir devancé les dits régionaux ? Qui voit-on, en effet, derrière lui : Cacheux, Bulteau, Soubieux, Debruyckère, Deux Nordistes, un Vendéen. Pour ce dernier, Bulteau, ce n'est pas une telle surprise, l'homme ayant déjà fait parler de lui en diverses occasions, mais tout en reconnaissant les parfaites qualités de routiers de Cacheux et Debruyckère, on était loin de penser qu'ils allaient se montrer aussi à l'aise sur l'itinéraire tracé par l'U. V. F. dans la forêt de Fontainebleau, magnifique sous un ciel d'été.

Après tout, puisque Paul Chocque a pu s'adapter aux difficultés du cyclo-cross, pourquoi Cacheux et Debruyckère ne pourraient-ils en faire autant ? A tel point qu'on regrette de ne pas voir plus de grands routiers se décider à imiter l'exemple de Paul Chocque. Ce n'est pas la première fois que nous écrivons une telle phrase ; ce n'est probablement pas la dernière...

A la décharge de Saunier, qui avait beaucoup de partisans à la suite de ses belles victoires du début de saison, il faut dire qu'il fit une chute au départ qui fut d'ailleurs également fatale à Renoncé. Mais Oubron ? Est-il vrai qu'il ait cassé une roue ? Et Bertellin ? A quoi attribuer sa subite disparition après son bel effort du départ ? Quant à Peuziat et Vaast, ils ont été pris de vitesse. Ils n'en ont pas moins lutté jusqu'au bout avec un beau courage. Il faut préférer les champions qui continuent, pour les places d'honneur, à ceux qui abandonnent s'ils ne peuvent plus prétendre au succès.

Le cyclo-cross a définitivement gagné à sa cause, par cette belle journée ensoleillée, les nombreux sportifs qui aiment le beau sport. Les cyclistes, les tandemistes se sont comptés par centaines dans la forêt odorante, et les automobilistes eux-mêmes n'ont pas pu résister au désir d'abandonner un instant leurs véhicules pour s'enfoncer, à pied, au milieu des fourrés, vers le tracé où Paul Chocque, rageur, leur apparut supérieur avant et après sa chute qui eût pu être grosse de conséquences.

GEO TYZOR.

★

LE CLASSEMENT

1. Paul Chocque, sur bicyclette Génial Lucifer, pneus Hutchinson, en 1 h. 1 m.
2. Cacheux (Lille), à 20 mètres ; 3. Bulteau (Vendée), à 30 mètres ; 4. Soubieux (Loiret) ; 5. Debruyckère (Nord) ; 6. Peuziat (Paris) ; 7. Laborie (Gironde) ; 8. Pujol (Aude) ; 9. Vaast (Nord) ; 10. Lamant (Aisne), etc.

ENCORE MALLET

dans Milan-San Remo.

... et aussi Galateau et Deforge

Les Italiens ont failli perdre Milan-San Remo. Il s'en est fallu de peu. D'une quinzaine de kilomètres à peine, pour que le gosse Mallet battit sur leur terrain, et à leurs propres armes, les Olmo, Bartali, Favelli et autres Bini.

Oui ! à leurs propres armes, Mallet parvenant à s'enfuir dans la dernière côte du parcours, pour tenir tête longtemps aux Transalpins ligués pour le rejoindre.

Mallet s'accrocha, lutta en désespéré et ne s'inclina que dans la banlieue de San Remo. Il allait être dernier du sprint, derrière Olmo, Favalli, Bovet et Galateau, mais, ayant fourni une course splendide qui confirme son Grand Prix de Cannes, son Grand Prix de la ville de Nice et son ascension du mont Faron.

Un grand champion, nous en avons maintenant l'assurance.

Et, de son côté, Galateau fournit également une performance remarquable, ne s'inclinant qu'à l'emballage. Deux Français, et deux hommes qui ne sont pas de premier plan, dans le lot de tête, à San Remo, n'y a-t-il pas de quoi surprendre les Italiens et les émerveiller sur nos réserves ?

Pour un peu il y en eût un troisième : Deforge, qui anima la course, s'échappant pendant plus de cent kilomètres et terminant en tête au sommet du Turchino, avec Vicini.

Deforge justifiera les espoirs mis en lui il y a quelques années, nous en avons maintenant l'assurance, car ce ne sont pas les moyens qui lui manquent.

Quant aux sportifs italiens ils ont été heureux de retrouver un Olmo en brillante forme... et qui pourra bientôt songer au record de l'heure.

G. T.



Le vainqueur de l'épreuve, Paul Chocque, à l'escalade des rochers Saint-Germain.

LE MERVEILLEUX RECORD DU PARACHUTISTE WILLIAMS

« Ah ! ces Anglais, tout de même ! C'est moui, c'est sensationnel ce qu'ils arrivent à faire », a-t-on dit, ou à peu près, à propos du merveilleux record de James Williams.

Que son exploit soit sensationnel, moui, c'est vrai, mille fois vrai.

Quant à être Anglais, c'est une autre question.

James Williams, qui s'appelle en réalité Niland, est un Parisien de Paris, né à Paris le 19 mai 1910 et il semble pétri cent pour cent de ces mille choses inexplicables et légères faites de poésie ironique et d'héroïsme sans phrases tapageuses qui sont le propre des articles de Paris : gosses de Poulbot qui défendent les pierres de leur vieux Montmartre contre l'invasion de la ville standard des temps modernes ; Gavroche qui monte aux barricades la blague ou la chanson aux lèvres ; piaf parisien qui fait autant d'heures de vol que les oiseaux migrateurs, mais qui veut toujours survoler le même patelin, entre les dômes du Sacré-Cœur et les tours de Notre-Dame.

Mais pourquoi, diable ! avez-vous pris un pseudonyme anglais ?

Pour dépester certaines curiosités. J'ai débuté dans le parachutisme en 1929, j'étais mineur. C'était une complication de plus dans un métier qui en comporte déjà beaucoup.

Depuis cette époque, Williams, qui possède le brevet de parachutiste n° 2, a effectué environ 350 descentes.

Déjà très connu du public des meetings, où il accomplissait les exercices particulièrement périlleux de trapèze aérien et d'équilibre sur les plans des avions en vol, il a conquis la grande célébrité le 3 mars 1937, en effectuant, à Villacoublay, sa fameuse sextuple descente, seul parachutiste au monde ayant réussi ce coup d'audace qui consistait à ouvrir et à larguer successivement les six premiers parachutes.

Comment vous y êtes-vous préparé ? Progressivement, j'ai fait d'abord une double descente. Cela ne m'a pas paru difficile. J'en ai fait ensuite une triple, puis une quadruple. Je me suis arrêté à la sextuple parce qu'il n'y avait pas de place sur moi pour huit parachutes.

Tel que je connais Williams, il réserve certainement des surprises et il se pourrait fort bien qu'il trouve, un de ces jours, le moyen de placer un huitième parachute.

Quel était l'intérêt de cette démonstration ?

Celui de prouver que le parachute est d'un fonctionnement sûr. Au point de vue moral, cela avait une très grosse importance. A condition d'être bien conçu, bien plié, bien préparé, bien mis, bien vérifié, un parachute s'ouvre normalement à tous les coups. Le commandant Geille a merveilleusement résumé en une phrase tout ce travail préparatoire. Il a dit : « Le saut en parachute commence sur la table de pliage. » Il fallait cette démonstration pour rassurer tous ceux qui auraient été découragés par les accidents que nous avons eu à déplorer.

Nous en arrivons à votre dernier record. Il y a longtemps que vous y pensiez ?

Deux ans. J'ai préparé pendant deux années ce saut qui a duré moins de trois minutes, exactement 2' 50"... le temps de faire cuire un œuf à la coque !

En quoi consistait cette préparation ?

Pour moi, un régime : ne pas boire d'alcool, ne pas fumer, ne pas faire la bombe. Puis un entraînement médical sous le contrôle des médecins du Val-de-Grâce. J'ai été soumis à plusieurs épreuves médicales, notamment en caisson pneumatique, avec et sans réfrigération, à des montées et à des descentes fictives à 100 mètres-seconde. Cela permettait de vérifier la façon dont je supporterais les rapides changements de pression à diverses altitudes. Vinrent ensuite les vols d'accoutumance à haute altitude. A ce propos, je tiens à remercier tout particulièrement l'état-major de l'armée de l'Air, qui a bien voulu mettre à ma disposition le *Murcaux* du général Vuillemin, un des rares appareils de haute altitude que nous possédions, et un pilote d'élite : le capitaine Michy, qui dirige la section des vols à haute altitude de l'Ecole de l'Air.

— Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de vous attaquer à ce beau record ?

C'est que j'étais agacé d'entendre perpétuellement répéter que seuls les Russes et les petits oiseaux étaient capables de se mouvoir en altitude. En France, nous avons des détracteurs. Mais nous avons aussi du matériel et des hommes. Il fallait prouver que les seconds ne se laissent pas damer le pion par les premiers. C'est aujourd'hui une chose faite.

Un coup de téléphone appelle Williams dans un autre bureau.

Je reste un instant avec son ami, l'ingénieur Alexandre.

Je profite, me dit-il, que Williams est sorti, car il a horreur d'entendre parler de lui et d'être mis en vedette. Mais, puisqu'il n'est pas là, je peux bien le dire : on ne saura jamais assez la somme de cran, de ténacité et de volonté qu'il représente. Il s'est élancé dans le vide lorsque l'altimètre du bord marquait 11.420 mètres et il a commandé son ouverture lorsque son altimètre marquait 245 mètres. Mais comme le terrain était à 155 mètres d'altitude,

il a sauté, en réalité de 11.265 mètres et n'a ouvert qu'à 90 mètres au-dessus du sol.

— Et après ? interrompt Williams, qui venait de rentrer. Qu'est-ce que je risquais ? Je savais que je pouvais compter sur le fonctionnement de mon parachute même à 80 mètres du sol.

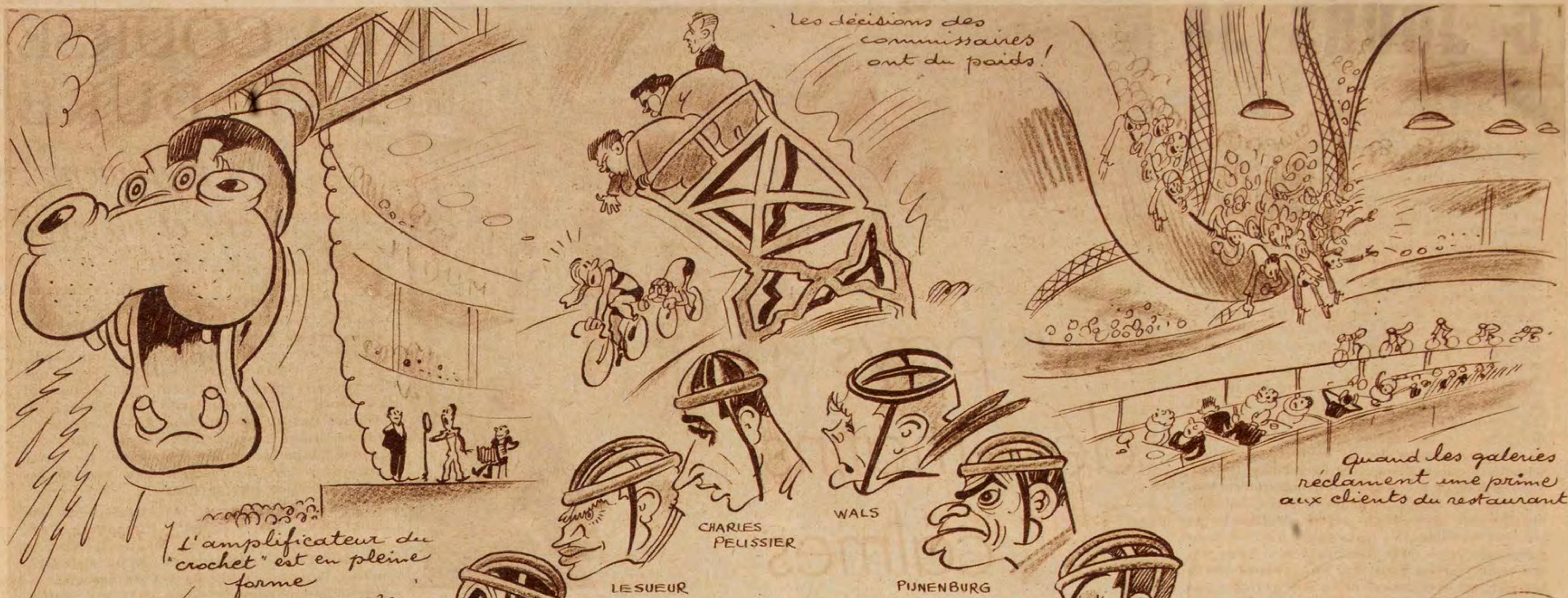
Ajoutons que James Williams, qui possède également son brevet de pilote, a encore bien d'autres projets dont il serait prématuré de parler dès maintenant.

Il ne parle — et encore ! — que des choses accomplies.

En attendant son prochain record, il est rentré dans les rangs et il poursuit son travail quotidien et courageux, qui est au parachutisme ce que les vols d'essai sont à l'aviation.

ALEXANDRA PECKER.





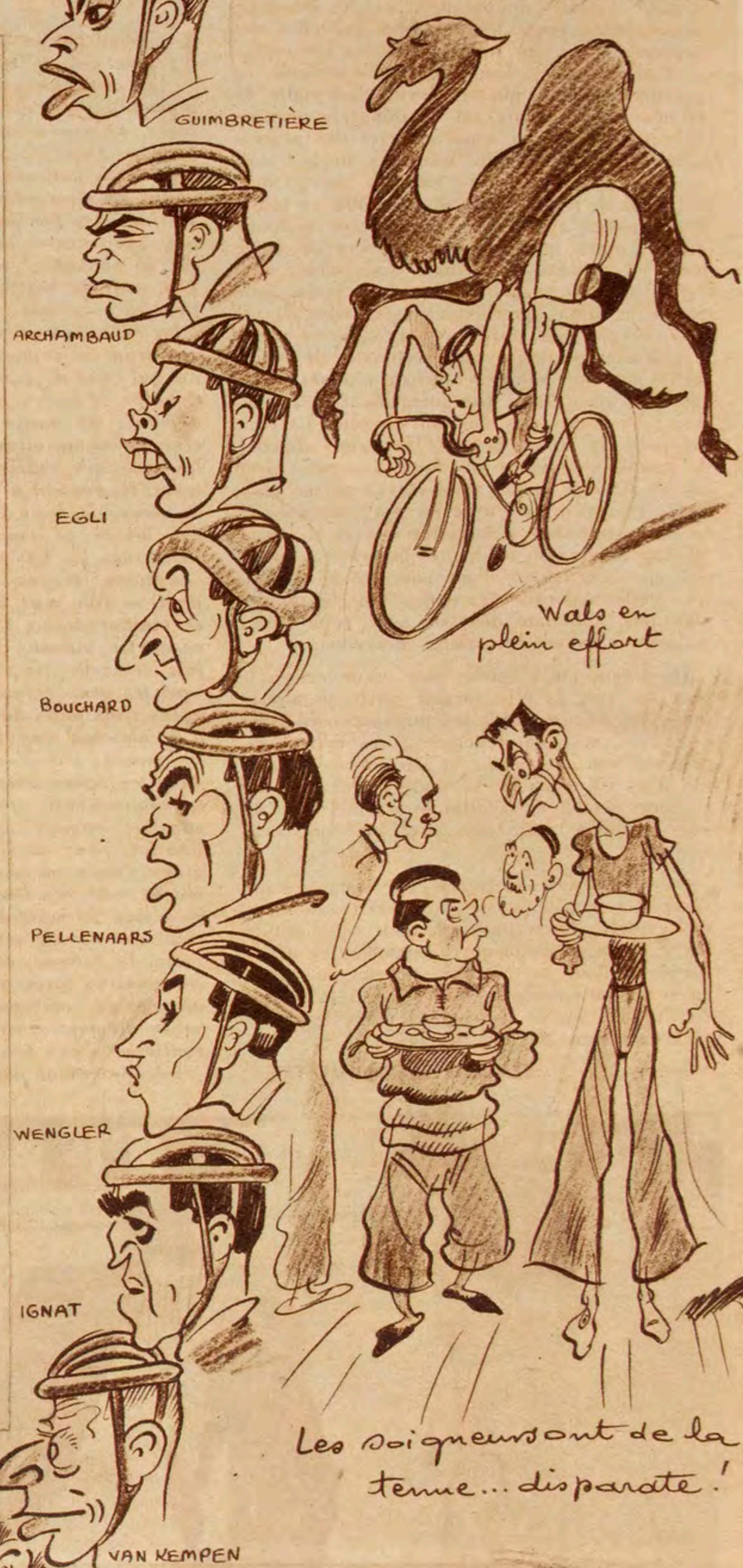
6 JOURS 38

DANS le brouhaha assourdissant du Vél' d'Hiv ; parmi cette inimaginable cohue, ce grouillement lent d'humanités compressées ; sous cette lumière crue qui, vous éblouissant, vous empêche d'imaginer un ciel à cet enfer, un couvercle à cette cuve bouillonnante ; dans cette tiédeur moite, faite de printemps qui naît, d'enthousiasmes échauffants, de turbulences inconsidérées, de fièvres passagères ; perdue, éperdue, vous vous êtes raccrochée à moi comme à une bouée de sauvetage, et, maintenant, amarrée parmi le flot que notre immobilité divise, vous voudriez voir enfin, savoir, connaître de ce qui vous entoure, nous ballotte. Vous voudriez entrer dans les Six Jours.

Cette nuit est une nuit comme une autre, mais une nuit sans menace de réveil laborieux. Ceux et celles qui sont là ont fait le sacrifice de leur sommeil, rêvent d'une insomnie que le vacarme rendra aisée et comme fatale. Vous n'êtes pas allée tout là-haut, tout là-haut dans les nuages, au-dessous même de la verrière où la buée s'agglutine et se condense pour retomber de-ci de-là en gouttelettes... Pan ! Une dans votre cou. Là, parmi les reliefs d'un festin à peine digéré et les promesses d'un prochain lunch réconfortant, vous retrouverez les fidèles, les purs, les piqués des Six Jours, ceux qui voient les choses d'assez haut pour pouvoir en discuter avec assurance, avec les yeux de la foi et la bonne foi d'une criante injustice. De là, on domine l'immense et coloré spectacle dont nous sommes une faible partie. Dans la communion d'un enthousiasme annuel, des vestons tombés, du besoin de rire, de s'indigner, d'applaudir, de crier, de siffler, c'est l'âme même des Six Jours qui se manifeste. Et si votre regard descend au long de cette draperie vivante, de cette mouvante tapisserie de têtes blafardes dans la lumière et de torsos vêtus de chemises ou de corsages clairs, vous retrouvez la même atmosphère. Seul, le tarif des places augmente au fur et à mesure que l'on se rapproche de la piste où tournent les coureurs, et l'irrespect des convenances, des usages ou des conventions s'atténue en raison directe de la hausse des prix...

Mais nous voici à pied d'œuvre, au niveau de la piste, sur cette pelouse de bois foulée d'un Tout-Paris étrange, d'une foule à nulle autre comparable, la foule des Six Jours.

(Suite page 6.)



le client du Bar des 6 JOURS rentrant chez lui : - Sans blague, elles font aussi les 6 jours

6 JOURS 38

(Suite de la page 5.)

Dans ce village miniature, ce saint des saints dont le profane n'approche pas, le quartier des coureurs, quel pittoresque et que de paradoxes. Admirez les vêtements de ces soigneurs pour qui la falaise de la piste semble évoquer la mer ou la montagne, qui sont en costume de plage ou en tenue d'alpiniste, selon une fantaisie débridée. Admirez avec quel soin ces valets fidèles préparent le repas dont l'ordonnance a coûté maints soucis, coupent la viande, décortiquent les os, chassent les arêtes, font une appétissante assiette que le patron, appelé par une chasse va tout d'un coup engouffrer avant de sauter en selle, parmi l'odeur d'embrocation, de dissolution. Vanité des efforts et des dévouements.

« Musique ! Musique ! » réclament des milliers de voix, de la musique qui fasse un fond aux cris innombrables, aux hurlements, aux coups de sirène ; de la musique qui fasse la continuité de cette fête kermesse. Et le micro amplificateur de disques alterne avec l'accordéon de Mario Gardoni et les fantaisies démesurément outrées par le haut-parleur de Pharès, baladins installés sur une estrade autour de laquelle se pressent les tables des restaurants, quartier aristocratique et si mêlé des Six Jours. Gens venus pour voir ou pour être vus. Debout sur la barrière, ces spectatrices ne se soucient-elles pas surtout d'établir un parallèle, à leur avantage, pensent-elles, entre leurs jambes et celles des coureurs... qui font tourner d'autres manivelles et d'autres têtes ? Dans ce flot, impeccable, en gravure de mode qui se survit, l'œil malin du pêcheur qui connaît l'art de duper le poisson, Berrérot lance son appât et ferre des primes. Générosité et publicité, mécénats hurlés pour que nul n'en ignore. Un tour de piste, l'ahan d'une fin de tour éblouissante et voilà les beaux billets passés au compte d'un coureur replongé dans la masse et prêt à recommencer. A qui le tour ? Cela dure des heures. Vous sentez déjà l'émprise du turticolis à pivoter sur vous-même parmi la foule qui vous presse, vous cerne, vous évalue. La piste ne vous apporte aucun éclaircissement dans votre recherche de résultats. Vingt-huit hommes tournant plus ou moins vite l'occupent dans son intégrité. Qui est en tête ? Des tours pris, des tours perdus. La voix profonde du héraut de cette fête vous annonce de minute en minute des faits dont vous avez été les témoins et que vous n'avez pas su voir. Et le marqueur, au long de son immense tableau, se mouvant avec la légèreté et la frénésie d'un singe dans les hautes branches de quel-que cocotier, bondit d'une pancarte à une autre, modifie l'ordre des noms, fait de rapides additions, automate dont on aura peine après six nuits à calmer le furieux énervement.

Du crépuscule à l'aube, pour recommencer le jour qui suit, la fête foraine, avec ses attractions, ses dégustations, ses puissances énormes de gaieté, ses chatouillements, ses entrechocs, prolonge son exubérance et son outrance. Comme d'un fil invisible la ronde perpétuelle des coureurs semble en coudre, en assembler les divers éléments pour en faire une toile sans accroc.

Car il y a aussi la course, par instant émouvante et merveilleuse, des poursuites échevelées, des efforts ahurissants qui, dans cette atmosphère étrange, semblent raisonnables et nécessaires et dont on ne peut réaliser la beauté qu'en faisant comme vous-même à cette minute, en s'isolant, en se bouchant les oreilles et en regardant entre des cils mi-clos.

JEAN DE LASCOUMETTES.



Charles Pelissier reçoit la visite de son ancien coéquipier Dekuysscher, qui dut abandonner, blessé.



Le vélodrome avec six spectateurs dans sa plus grande tribune, treize coureurs sur la piste, un gros monsieur assis près du pigeonier — c'est le toubib —, quatre pointeurs, un commissaire de P.U. V. F. — c'est Eugène Lion —, un monsieur aux cheveux gris et en pull over — c'est Charles Joly —, quatre ou cinq soigneurs : toute la foule d'une matinée des Six Jours. Malgré le soleil éclatant qui traverse la verrière pour venir éclairer le poulailler, tout cela sent le sommeil. « A neuf du mat' on pense à la dorme », affirme un soigneur qui retape le superbe matelas en kapok premier choix où ses coureurs viendront se reposer tour à tour. Et du tunnel qui conduit aux cuisines sortent, de temps à autre, d'autres soigneurs portant le petit déjeuner du matin : des soubrettes mal rasées et maladroites. Calme et silence. Seuls, les coureurs, calmes, rompent un peu le silence. Ils roulent à vingt à l'heure et par files de deux ou trois. Et l'on saisit au passage des bribes de conversation, une dizaine de mots tous les 250 mètres.

Antonin Magne et Charles Pelissier mènent, si l'on peut dire, le train. Maillot bleu et maillot blanc, Charlot portant une large casquette, blanche aussi, dont la vaste visière fait ressortir les deux taches sombres que sont les yeux cernés, les yeux crépusculaires, après trois jours de course, de celui qui reste, à trente-cinq ans, le benjamin des Pelissier. Ils causent paisiblement et, lorsqu'on cherche dans les beaux souvenirs du Tour de France, on songe à cette étape du Tour, une étape ensoleillée comme ce matin calme, lorsque Charlot, pour que Tonin gardât son maillot jaune, l'emmena pendant quarante kilomètres sur la route de Gap, se dépensant tant et si bien que le maillot jaune était sauf et que celui qui l'avait sauvé s'écroulait à l'arrivée, recru de fatigue, étourdi de lassitude, ne retrouvant la force de sourire que lorsque Tonin venait l'embrasser, éperdu de reconnaissance. Ils sont si calmes sur la piste, les deux routiers de ces grandes minutes...

On n'interroge pas les coureurs pendant ces

heures de trêve. Ils vont bien et ne sauraient que l'affirmer dans une réponse brève. Mais lorsqu'on voit le géant Kaers se placer sur sa bicyclette pour relayer son équipier, on s'émerveille de la solidité des choses d'apparence fragiles. Billiet, dans un autre ordre d'idées, fait penser à un défi du même genre. Mais Archambaud est rondouillard, enjoué plus qu'il ne le fût jamais, heureux, semble-t-il, d'une de ces crevaisons qui le font pester sur la route ; cinq minutes d'arrêt, on ne répare pas soi-même, on ne repart pas en vitesse.

Speicher est sérieux, en homme qui avance dans la vie au côté de celle qui ne saurait pourtant l'y suivre toujours, malgré l'injonction que formule la loi du mariage. Les 144 heures ne sont plus aux boutades qu'une insouciance magnifique faisait naître avec chacun de ses propos. Le voici aussi sévère de physionomie que ce gentil Tuteur Sérés auquel je revois toujours le masque qu'il avait quand, tout jeune, il grimpait allégrement le raidillon de la Tuilerie, à Suresnes. Un bon entraînement bi-quotidien qui l'a aidé à devenir ce qu'il est : un excellent coureur qui a du cœur à l'ouvrage et la volonté de le bien finir. Un Tuteur, fils de Georges. Un Sérés...

Et, la chevelure dorée sous le soleil, Lesueur qui sourit aux anges. Un de plus : une dépêche vient de lui annoncer la naissance d'une fillette. Le rude Saurat, le beau-père niçois, a du s'attendrir — pour une fois. Et encore Boucheron, dont on fait, cette année, le « boulet de canon » parce qu'il débouche en puissance et que le trou se creuse lorsqu'il démarre sec. Et aussi, Fournier, mince, sérieux, dont on disait qu'il ne tiendrait pas le coup plus de deux jours et qui demeure frais et dispos, en pistard endurci.

Un petit bonjour, un souhait de bon Six Jours, malgré les nuits agitées. Et c'est Pecqueur qui manifestera un regret, celui de n'être pas sur le quai, en face ou bien au bout, pour rouler à l'air libre.

RENE BIERRE.



Mais voici son partenaire de la dernière heure, Pellenaers, terminant sa toilette.

match

LA COURSE EST DURE

Un règlement sévère et observé

La course est dure... C'est ce qu'on a entendu au campement du Vel d'Hiv', tout au long des petites cabines multicolores. Pistards et routiers, étrangers ou Français, tous ont admis les difficultés de ces Six Jours de Paris qui s'achèvent dans l'enthousiasme général. Car, si elle fut dure, l'épreuve parisienne fut également plaisante par sa régularité. De nombreuses chasses ont été déclenchées à des heures diverses, aussi bien le jour que la nuit ; des primes importantes ont été l'objet de luttes acharnées, et des jeunes ont montré les dents. N'est-ce pas suffisant ?

Les meilleurs dans les chasses ont été Ignat-Diot, Kaers-Billiet, Pijnenburg-Wals, Archambaud-Guimbretière, Magne-Speicher et Charles Pelissier-Pellenaers. A plusieurs reprises, l'une ou l'autre de ces six associations prit le commandement avec un tour d'avance, Ignat-Diot le plus fréquemment, mais, toujours, on enregistra des regroupements avant l'aube et, certaine nuit, aux environs de 4 heures du matin...

Tous ces coureurs ont paru d'une force sensiblement égale. Sans doute, la manière de Pijnenburg-Wals est-elle plus attrayante que celle de Magne-Speicher, mais, n'est-ce pas le résultat seul qui compte ? Et, pour deux routiers, Magne et Speicher peuvent être fiers : ils ont agréablement surpris les milliers de spectateurs qui envahirent le Vélodrome d'Hiver dès le second soir.

Pour les primes, beaucoup plus nombreuses que l'an dernier, et à la grande joie des coureurs, Michel Pecqueur et Onésime Boucheron ont trouvé leur maître en Karel Kaers.

Le colosse flamand a été étonnant. Pecqueur, qui possède pourtant d'excellentes qualités de sprinter, a été nettement inférieur à deux ou trois reprises. Il ne se découragea pas, et les donneurs de primes en eurent pour leur argent...

Si l'on savait que Bouchard possédait les moyens physiques d'un bon six-dayman, si l'on ne redoutait pas les efforts rapides pour Arthur Sérés et Giorgetti, on ignorait, par contre, quelle serait la tenue de Fournier. Raoul Lesueur, Girard et Goujon, tous à leur coup d'essai.

Fournier fut extraordinaire et la grande révélation des Six Jours ; Lesueur, très bon ; Girard et Goujon, plus moyens, mais aussi très malchanceux. Feront-ils un jour de grands « écureuils » ? On peut en garder l'espoir, d'autres avant eux n'ayant pas réussi immédiatement à gagner la partie.

Ces vingt et unièmes Six Jours de Paris ont permis à Amédée Fournier de se hisser au premier plan, et ça nous suffit...

F. L.

LES PIEDS DANS LE PLAT

Les Six Jours sont réconfortants. On voit sur la piste les représentants de nations dont le moins qu'on puisse dire est que l'entente la plus absolue ne règne pas entre elles. Et cependant tous ces braves garçons vivent en bonne intelligence. Ils ont des rapports d'une exquise courtoisie. Ils sont d'accord. Certains prétendent même qu'ils le sont trop... Je ne crois point ces méditants ! Je ne veux pas les croire.

Faisant de l'occupation à grand renfort de litres de « gros rouge » et de saucisson maison, le bon peuple de Paname ne déluge pas des étages supérieurs, s'émue et vibre, acclame ou injurie, vit intensément et donne à cette étonnante épreuve la « queue » extraordinaire qui fait son succès.

Dans les loges de la pelouse, autour des seaux à champagne, debout sur les chaises chèrement acquises à titre temporaire, les plus somptueux manteaux de fourrure, les bas les plus arachnéens moulant des jambes exaspérantes de sex appeal, et les messieurs qui paient tout cela frépignent à l'unisson, partagent les mêmes enthousiasmes, s'enflamment aux mêmes prouesses fugitives.

Les Six Jours, c'est à la fois l'harmonie internationale et l'unanimité française.

Exactement ce que cherchent les hôtes du Palais Bourbon et ce qu'attendent les nobles et vénérables personnages dont celui du Luxembourg est le rassemblement habituel.

Pourquoi ne pas prier Louis Delblat de se placer à la tête du pays ?

Ses qualités de diplomate et d'organisateur y feraient merveille, et je vois très bien Charles Joly sous l'uniforme de vice-chancelier.

Sans compter que pour les trucs de diversion ils ne craignent vraiment personne. Ne viennent-ils pas d'organiser un « crochet » au Vel d'Hiv' ? Pas pour les coureurs, bien sûr, pour de braves resquilleurs qui ont quelque illusion sur les mérites de leur gosier et acceptent avec bonne grâce de jouer le rôle de boucs émissaires...

Ça, ce n'est plus du cyclisme. C'est du billard. Et si, avec de méchantes gens, vous voulez insinuer que les Six Jours ne sont quand même pas ce qu'ils devraient être, je vous répondrai — quoique Henri Desgrange soit de votre avis — qu'on ne peut pas, en six jours, réaliser la perfection.

Dieu, lui-même, n'y a pas réussi ! Alors ?

GAUTIER-CHAUMET.

SIX EQUIPES DE 6 JOURS



Si Lemmens entre dans le champ, on ne voit plus Sères ni Giorgetti, deux petites natures, qui ont choisi, pour les soigner, le « cent kilos » du Vel' d'Hiv', Lemmens, autrefois attaché au sort d'Ignat-Diot.

« Je préfère les jeunes, les nouveaux, devaient-il nous dire, c'est plus amusant. »

Il ne pouvait mieux tomber que sur Sères-Giorgetti très à leur aise sur la piste du Vel' d'Hiv', ce qui lui donne bien des satisfactions, et d'une politesse exquise, ce qui est assez rare dans le vélodrome.

Prenant une voix douce, Arthur Sères demande toujours : « Voulez-vous me donner des pruneaux, monsieur Lemmens, s'il vous plaît ? » Ou bien : « Monsieur Lemmens, voulez-vous voir là, j'ai mal, s'il vous plaît ? »

Quant à Giorgetti c'est : « Dites-moi, M'sieu Lemmens, est-ce que je peux partir encore, est-ce que c'est le moment ? »

Arthur ne parle guère. Il s'inquiète seulement de l'état de santé d'Alvare Giorgetti : « Comment va-t-il maintenant ? Bien, alors on peut attaquer, n'est-ce pas ? »

Et Giorgetti procède de la même manière : « Est-ce que Tuttur est bien ? »

Il n'est pas deux hommes aussi soucieux et Lemmens s'en réjouit : « C'est comme ça qu'on fait les grandes équipes. »

Le fils du grand Georges Sères est d'une nature plutôt délicate. Il mange fort peu et ne réclame jamais rien que des huîtres qu'il avale avec délices. Fréquemment, on l'entend échanger quelques mots avec son père toujours présent en bordure de la piste : « Tu te sens bien, Tuttur ? »

— Oui, papa, très bien.

Irait-il mal qu'il n'en laisserait rien voir. Un caractère d'une grande fermeté.

Alvare Giorgetti est plus jovial dans l'ensemble, et aussi plus coléreux. Lorsqu'on gêne Tuttur, il s'écrie : « J'avais prendre ses crosses, vous allez voir ça. »

Lemmens le calme : « A quoi bon t'énerver ? »

Très digne, Giorgetti lance alors : « Parce que Paul Broccardo m'a toujours répété de ne jamais me laissez faire. Et j'obéis... »

Giorgetti vénère Paul Broccardo, son maître, dont il applique à la lettre les conseils éclairés ; il n'a pas eu à s'en plaindre jusqu'à présent.

Un gros mangeur, ce Giorgetti. Pour un peu plus gros mangeur que Boucheron, recordman du Vel' d'Hiv'. Deux soles ne lui font pas peur et, quand son garçon de courses va aux cuisines, on entend cette réflexion : « Encore deux soles pour ton coureur ? »

Deux soles qui sont promptement avalées.

Un petit vin vieux ne déplaît pas davantage à Giorgetti, ni son apéritif, le midi.

Pourquoi s'en priverait-il, s'étonne Lemmens ? Ça lui donne des forces. Un bon moral. Dans une course de six jours, il ne faut jamais se priver de ce que l'on aime. Pour moi, c'est un vieux principe.

Au début, Sères et Giorgetti ne voulaient pas attaquer. Ils avaient peur de se montrer. Vendredi soir, ça leur a pris brusquement. Il y a eu un mot d'ordre dans leur secteur : « En tête. »

A minuit, les deux gosses figuraient au tableau d'affichage dans ce lot de tête.

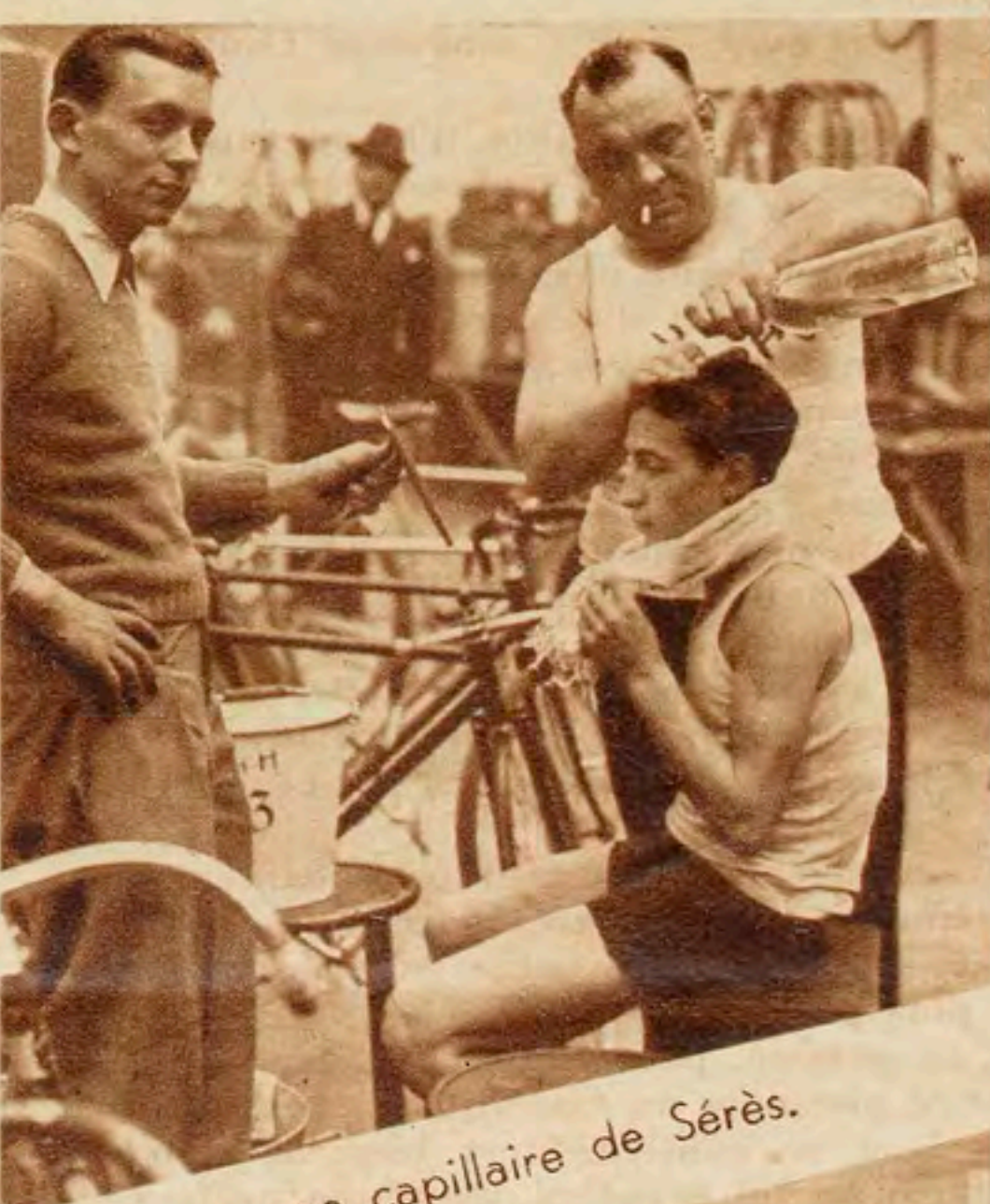
Un timide sourire fleurit sur les lèvres d'Arthur Sères quand son père se pencha sur lui pour le féliciter : « Tu es content, papa ? Et vous, monsieur Lemmens ?... »

Alors Lemmens, assurant sa grosse voix, répliqua tout ému : « Naturellement, moucheron, je suis content, tu es bien le digne gosse de ton père. »

Les bravos, les cris de la foule ? Bah, peu importait à Tuttur. On le comparait à son père qui l'a façonné si patiemment, et ça, c'était sa récompense...



Sères, à table, surveillé par son père.



Massage capillaire de Sères.



Et massage plus sérieux de Giorgetti.



AU début, les deux Hollandais faisaient toujours le désespoir de leurs soigneurs. Depuis qu'ils courent les Six Jours, un peu partout dans le monde, ils en ont, d'ailleurs, employé une collection. Il n'est qu'un homme qui les ait matés : le Liégeois Louis Guerlache.

Long, maigre, le visage creusé, Louis Guerlache domine Pijnenburg et Wals d'une bonne tête. Peut-être est-ce cet avantage de la taille qui lui permet de leur tenir la dragée haute. Mais il n'est pas facile de contenir les colères des deux sujets de la reine Wilhelmine.

Si j'avais seulement à les masser, à les soigner, soupire Guerlache, ce ne serait rien, mais il me faut encore être diplomate, et ça ne m'amuse pas du tout.

Diplomate ? Oui, Guerlache doit l'être pour conserver l'accord parfait entre « Pij » et « Cor ». Imaginez-vous que ces deux petits messieurs sont jaloux l'un de l'autre comme ils n'ont d'ailleurs jamais cessé de l'être, qu'ils soient équipiers ou rivaux.

Quand Pijnenburg réalise un exploit, il crie à Guerlache, après avoir été relayé : « Vous vu, Louis, moi toujours démarré, Wals pas reprise... »

Dix minutes plus tard, c'est la voix rauque de Wals qui résonne aux oreilles de Guerlache qui fait la grimace : « Vous vu, Louis, c'est terrible, Louis, « Pij » pas pousse moi, « Pij » jamais démarrer... »

Alors, Guerlache dit successivement : « Jan, vous avez raison. » Et « Cor, vous n'avez pas tort... »

On comprend qu'il ait des moments de désespoir : « Ces deux hommes-là me rendront malade... Jamais je n'arriverai à leur faire comprendre que ça ne les avance à rien d'être éternellement à couteaux tirés. »

C'est la petite guerre entre les Hollandais, une petite guerre qui leur fait souvent accomplir des merveilles lorsqu'ils ont décidé de s'épater. Ils se moquent parfaitement de tous leurs adversaires. Ils sont seulement inquiets de l'opinion qu'ils peuvent avoir l'un de l'autre.

Pijnenburg a un caractère impossible.

Il ne supporte rien, se plaint toujours, entre dans des colères violentes quand, par exemple, ses pneus sont insuffisamment gonflés. Il se déchaine pour des peccadilles. Et il est bien rare si, dans une nuit, son mécanicien ne reçoit pas au moins deux ou trois fois le vélo de « Pij » dans les jambes.

A côté de cela, de bons moments. Alors, son visage s'éclaire, il daigne sourire, plaisanter même, accompagnant ses farces d'un gros rire sonore. Il a une voix de stentor et, dans son entourage, nul n'ose douter de la qualité de ses blagues.

Cor Wals a plus de fantaisie.

Mais non moins de hargne.

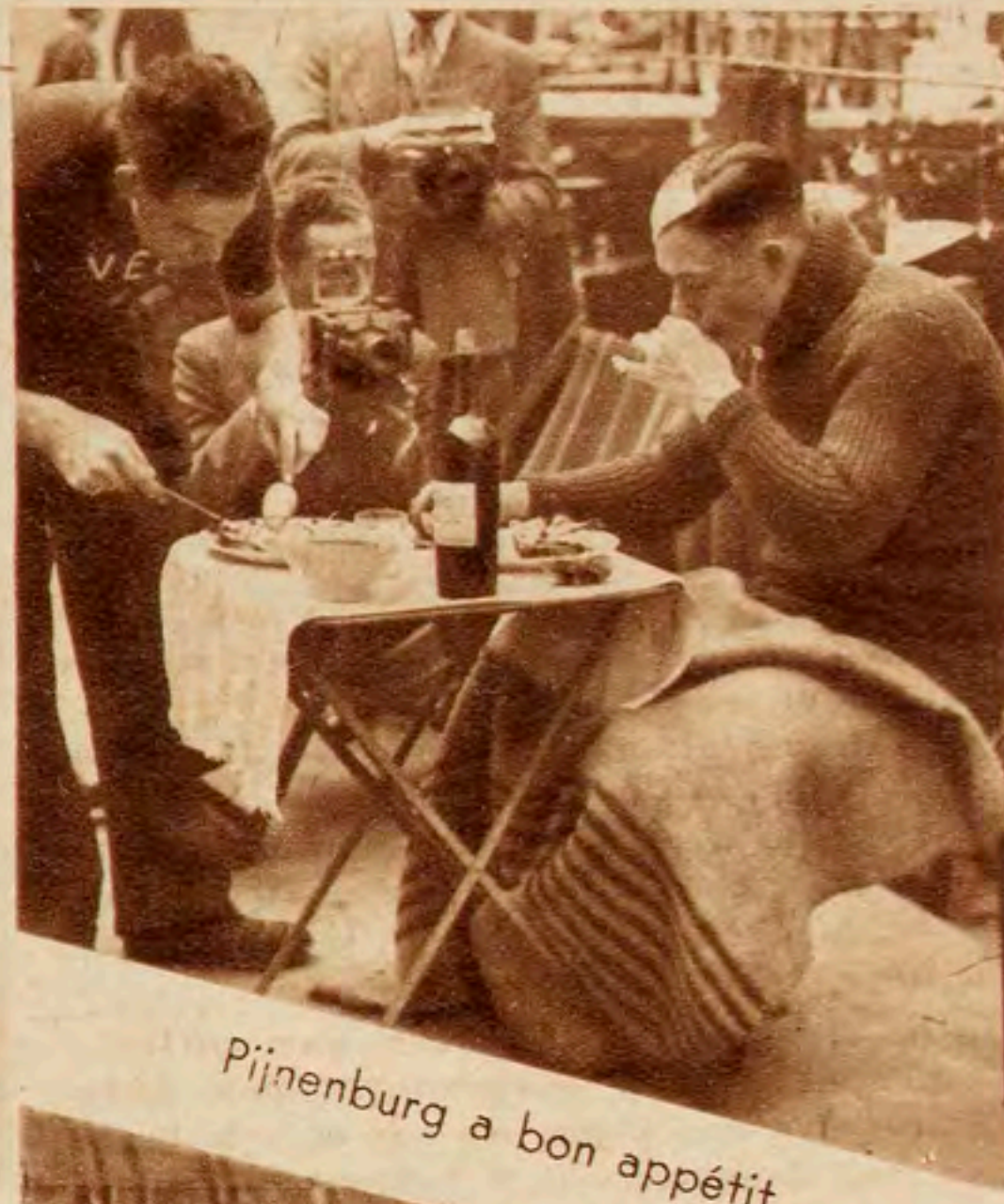
Il conserve aussi plus facilement son sang-froid et réussit, de temps à autre, sur la piste, à calmer Pijnenburg.

Il boit moins qu'autrefois, mange moins aussi... et, signe particulier, n'aime pas qu'on lui passe l'éponge mouillée sur le visage pendant les chasses, mais adore faire toilette dès que la bataille a cessé.

Un art, chez lui : avoir une gorgée d'eau... et asperger l'un de ses deux garçons de courses... qui encaisse, au reste, avec le sourire, sachant bien que Wals lui donnera un petit bourboire s'il ne proteste pas...

On peut trouver ridicules de tels délasséments, mais il ne faut pas oublier que rien n'est tout à fait normal dans une course de Six Jours.

A ne pas oublier, ordre formel de Cor Wals, pour Guerlache et ses seconds : « Le mouchoir blanc, bien blanc, pour être noué autour du cou et la raie impeccable entre les cheveux blond pâle... »



Pijnenburg a bon appétit.



Wals se fait malaxer les pectoraux.



Pour luncher, Wals s'est adossé à Diot.

SIX EQUIPES DE 6 JOURS SIX EQUIPES DE 6 JOURS



Le géant Kaers et le petit Billiet ont conscience qu'ils sont dans une course de Six Jours pour en supporter les bons et les mauvais côtés.

Le premier obéit aveuglément à son chef-soigneur : Coutarel.

Quant au second, il établit toujours son plan de bataille avec ledit Coutarel, qui le soigne depuis plusieurs années et est devenu un collaborateur dans le domaine de la stratégie... Kaers, Goliath de la piste, est généralement prêt à pédaler. Pourtant, s'il a un petit rien, il fait la grimace, devient un grand gosse ronchon et se laisse dorloter par Coutarel, entre les mains duquel il n'est qu'un grand pantin.

L'ancien coureur de primes en tire d'ailleurs parfaitement les ficelles.

Pour Kaers, un plat est un plat. Il mange n'importe quoi et Coutarel lui donne n'importe quoi. Il avale tout. Même ce qu'il ne devrait pas avaler et c'est ainsi qu'il a englouti, l'autre soir, à la consternation de Coutarel, certain médicament... externe...

Un ogre en vérité. Mais aussi quel coffre... Ses exploits ne le surprennent pas. Lorsqu'il a enlevé une prime au nez et à la barbe d'un rival dangereux il a toujours la même parole en descendant de machine.

— Dis, Coutarel, est-ce que c'était bien ?

Exactement à la manière de Sorel, interrogé :

— L'ai-je bien descendu ?

Battu — ça lui arrive de l'être, par Pecqueux — il fait la grimace et je cherche des excuses :

— Vous avez vu, Coutarel ? moi être mal placé ? Pas régulier, ce sprint...

Billiet est d'une nature froide, résolu. Il appartient à cette catégorie si dangereuse des athlètes au visage pâle. C'est un maître dans l'art de courir les Six Jours et on l'entend dire à Coutarel, après une ou deux heures de lutte sans merci :

— Ça va bien ? Et Kaers ? Dis-lui de rester sage, pour l'instant, je partirai quand je sentirai le moment venu.

Billiet fait les Six Jours sans jamais souffrir. Il n'est qu'un genou, le droit, qui l'inquiète parfois. Lorsqu'il y songe, il s'en montre soucieux :

— Fais attention, Coutarel, il y a un petit quelque chose. Deux minutes plus tard, il démarre de plus belle et ne se plaint plus de rien. Voilà Billiet.

Vers deux ou trois heures du matin, quand le vélodrome se vide lentement, Billiet a l'habitude de passer ses concurrents en revue. Il les regarde sous le nez, constate si la fatigue a fait des ravages et rend compte de son inspection à Coutarel :

— Dis, ça ne va pas fort, là-bas. On va bien rire le prochain soir, tu verras.

Billiet se trompe rarement dans ses prévisions. Il n'y en a pas deux comme lui, et il prétend avec raison :

— Pour faire une bonne course, il ne faut pas seulement des jambes.

Ni Kaers, ni Billiet ne s'attendent à courir ensemble ces Six Jours de Paris. Ils ne s'attendaient même pas à être appelés un jour à s'associer pour cent quarante heures. A la rigueur, cela n'eût pas gêné Kaers, mais Billiet n'y tenait guère.

Vous pensez, ce garçon pèse cent kilos. Comment voulez-vous que je le pousse ?

Néanmoins, Billiet a essayé et il a réussi. Quant à Kaers, il a pris plaisir à lancer son associé chaque fois un peu plus fort à tel point qu'après une poussée un peu trop forte, Billiet a hurlé à Coutarel :

— Dis-lui qu'il fasse un peu attention, je n'ai pas envie d'aller à l'hôpital.

Kaers n'a pas très bien compris la plainte de Billiet.

De quoi se plaint-il ? Je lui évite de « démarrer son vélo » et il n'est pas content ?

Seul point de friction entre David et Goliath.



Billiet manucure.



La lecture matinale de Kaers.



Billiet et son père nourricier.



D'IGNAT commande, Ignat exécute.

C'est le capitaine et le fidèle lieutenant.

Durant les Six Jours, toutes les directives viennent de Diot. Les soigneurs ne s'adressent qu'à Diot, les commissaires ne s'adressent qu'à Diot, les journalistes n'interrogent que Diot. Et Ignat s'accommode parfaitement de cet état de choses.

« A quoi bon réfléchir à deux, s'excuse-t-il, un cerveau suffit s'il convient d'avoir quatre jambes. »

Or, rien n'est plus vrai, surtout dans les Six Jours où il ne faut, à notre avis, qu'un pouvoir dirigeant pour éviter de commettre des erreurs, de ces erreurs qui relèguent parfois Pijnenburg-Wals au second plan lorsqu'ils se mettent en tête de faire chacun à leur manière.

Si Diot n'a pas le temps de converser avec Ignat, il transmet ses instructions par les soigneurs et on l'entend hurler :

« Dites-lui qu'il prenne la roue de Kaers... Dites-lui de ne pas partir maintenant... »

A chaque message qu'on lui transmet, Ignat répond toujours par le même signe de tête qu'on traduit ainsi :

« Ça va, j'ai compris. »

Durant les heures creuses, Emile Diot discute constamment : il est bourré de soucis.

« Et pourquoi ceci, et pourquoi cela, et pourquoi celui-là a-t-il fait ça et cet autre ceci ? »

Il n'arrête pas, et l'esprit constamment en éveil veut tout savoir, tout connaître, rien ne lui échappant.

Ses discussions avec Edmond Lauthier sont plaisantes.

— Vous avez eu tort, monsieur Lauthier de nous punir.

— Non, mon cher Diot, j'ai eu raison, car vous étiez en faute, croyez-moi. Je ne suis jamais injuste dans mes décisions.

— Je n'en doute pas, monsieur Lauthier, et je ne vous ferai d'ailleurs pas l'injure d'en douter, mais ne croyez-vous pas que vous nous prenez pour des têtes de Turc ? Nous, toujours nous, il vous faut des exemples, alors, c'est nous... »

Ah ! on ne s'embête pas avec Emile Diot.

Sur la chaise, qu'il préfère au transatlantique, Diot et Ignat se laissent lourdement tomber à tour de rôle. Diot a des yeux brillants, Ignat le regard moins brillant et d'une voix hésitante demande :

— Est-ce que ça a été ?

Ils mangent et dorment tous les deux parfaitement. Ils sont très adroits, ne tombent guère et fatiguent à peine dans les moments les plus pénibles.

Une passion, pour Ignat : les truites. Il en mange plusieurs en vingt-quatre heures, alors que Diot se contente fort bien de tous les plats qu'on lui présente, avec une préférence pour le foie de veau.

Et Georges Kaiser, son manager, qui dirige l'une des cuisines des Six Jours a donné des ordres spéciaux pour la viande de son poulain.

Du café, toujours du café pour Diot, et tenez-vous bien, une fine à l'issue de chaque grand repas...

Pour Emile Ignat, du sucre à chaque seconde. La table de leur « cagna » est jonchée de petits morceaux de sucre qu'Ignat avale gloutonnement chaque fois qu'il quitte la piste pour s'allonger un moment.

Ils ont choisi Fresson pour diriger leur campement dans les Six Jours.

C'est un Belge qui connaît son affaire parfaitement et emploie pour les deux hommes des tactiques bien différentes qu'on peut d'ailleurs facilement résumer.

— Tu parles trop, Diot.

— Tu ne parles pas assez, Ignat, tu devrais bavarder, ça te ferait du bien.

Ainsi Fresson réussit à calmer Diot et à énermer Ignat.

Le métier de soigneur, dans les Six Jours, a des finesses qu'on ne soupçonne pas.



Ignat, Diot et Fernandel.



Ignat à sa toilette.



Mme Diot surveille le régime de son mari.



SPEICHER ? Un autre Emile Diot, mais beaucoup plus violent. « C'est terrible tout de même, j'ai déjà dit à Tonin qu'il ne fallait pas partir en tête... Non, mais sans blague, pour qui me prend-il ? Non, ça ne peut pas durer comme ça... »

Pour notre champion de France sur route, tout est prétexte à commentaires. Il n'a peur de rien, ni de personne. Il a une façon, par exemple, de donner des conseils à Tonin qui laissent ce dernier ébaubi :

« Vous avez entendu comment il me parle ? Je n'en reviens pas... »

A l'ancien champion du monde Jean Aerts qui, en visite au campement, lui donnait de sages conseils de calme, Speicher répondit :

« Mais non, Jean, mais non, il faut que je me mette en colère, autrement ça ne va pas. Tu vois, les premiers jours, je ne disais rien, et on était à cinq tours. Depuis, je crie sans arrêt et on est « dans le coup... »

Réfléchi comme toujours, Antonin Magne, de son côté, ne prononce pas de longues phrases. Il ne répond, du reste, qu'à ses amis, ses bons amis. Et M. Laborie, qui est quelque chose comme son second père et qui le connaît bien, n'approche pas toujours Tonin :

« Si jamais je le dérangeais... »

L'Antonin Magne des Six Jours, c'est celui du Tour de France, prudent, économe de ses forces, follement clairvoyant.

Il s'étudie sans cesse. Dès qu'une douleur lui apparaît anormale, il se renseigne auprès de Renard :

« J'ai mal dans le dos, là, tu veux voir ce que c'est ? Rien, tu es bien sur ? Mets tout de même un plâster, va, ça ne peut pas me faire de mal... »

Ses adversaires peuvent le balancer outrageusement, Antonin Magne ne bronche pas. Supérieur, il demande à son entourage :

« Il est fou, celui-là ? Et une minute plus tard n'y songe plus. »

« J'ai autre chose à faire... »

Sa nourriture le préoccupe beaucoup. Il établit ses menus avec précaution. « Est-ce qu'il y a des vitamines, là-dedans, demande-t-il à Renard ? Oui, alors, vas-y... »

Souvent songeur, il répond lorsqu'on lui demande où il a l'esprit :

« A Arecachon, auprès de ma femme et de ma fille. » Sa fille Yvette, un nouveau-né dont il contemple frôlement, sur une petite photographie, le minois déjà mutin. « Il me faut, maintenant, souffrir un peu pour elle », consent-il à avouer un soir.

Speicher est difficile, comme tant d'autres, pour ses maillots, ses chaussettes et ses plats.

Il avale, par contre, toutes les boissons qu'on lui tend et on retrouve là le grand routier, le spécialiste de la chasse à la cannette.

« A boire... » C'est Speicher qui vient de passer au sprint devant Renard qui a reçu l'ordre en plein visage. « Ah ! celui-là, encore ?... » Et si la boisson n'est pas prête au tour suivant :

« Alors, quoi ? Vous vous f... de moi, non, sans blague ? »

Pas le moindre répit, pas la plus petite seconde de patience.

Il ne sait pas davantage souffrir en silence, lorsque ça lui arrive et il exhale ses plaintes en longs soupirs.

« Non, tout de même, quel métier ! »

Un métier qu'il adore, pourtant, et qu'il ne quitterait pour rien au monde. Un métier pour lequel il a déjà fait bien des sacrifices qui ne lui ont pas pesé. Mais il faut bien dire quelque chose...

Un signe particulier de Speicher ? Il a horreur de demander des billets de faveur.

Alors que tous ses camarades ne manquent pas de « taper » Louis Delblat, Speicher s'y refuse obstinément :

— En ce qui me concerne, je n'en ai pas besoin. Je vois les Six Jours d'assez près, vous ne trouvez pas ? Les billets, à d'autres...



Speicher se met en tenue de travail.



Magne sait se passer de coiffeur.



LES nouveaux gars de la marine ont été unis un peu par la force des choses. Lors des récents Six Jours d'Anvers, ils furent engagés individuellement. Guimbretière, pour ses magnifiques qualités de six-dayman, Maurice Archambaud pour son beau record de l'heure. Puis, on les associa, et ils furent si brillants, côte à côte, que le directeur du Vel d'Hiv parisien n'eut plus le désir de les séparer.

« Vous vous entendez, messieurs, leur demanda-t-il ? Oui, alors, restez unis... »

S'ils s'entendent ? A merveille. Pas un mot entre eux, jamais une plainte aux soigneurs. Ils exécutent leurs petites défaillances mutuelles et il n'est qu'un petit rien qui chagrine Marcel Guimbretière.

Pourquoi ne passe-t-il pas en dessous ?

Matter, dis à Maurice de passer en dessous.

Vous connaissez sans doute l'expression ?

« Passer en dessous », c'est utiliser la corde lorsque la piste est encombrée dans toute sa largeur ; c'est aussi gagner un terrain appréciable et c'est parfois obliger un concurrent à quitter votre sillage car, il n'y a pas toujours la place pour deux.

Mais Archambaud est un routier. Comme tous les routiers, il vire au large et quand Matter, grattant son bouc, vient lui glisser à l'oreille :

« Marcel demande que tu passes en-dessous », il hoche la tête : « Il est bath, Marcel, je ne veux pas me retrouver par terre. »

C'est d'ailleurs un peu comme ça qu'on le retrouve, dans la nuit de vendredi à samedi, sur le bord de la piste, la tête en sang :

« Voilà, je suis bien avancé, maintenant. »

Dans les Six Jours, Archambaud n'a jamais de désirs immédiats. Il a toujours tout son temps. Il n'est jamais « oupe au lait » et raisonne froidement lorsqu'il se gêne d'une façon ou d'une autre.

« Tu as vu ce qu'il m'a fait, glisse-t-il à Matter, il ne l'emportera pas en paradis. »

Tôt ou tard, Archambaud aura sa petite revanche.

Bon mangeur, le recordman du monde de l'heure a un estomac difficile. Il aime les plats simples, mais odorants. Il regarde longuement ce qu'on lui sert avant d'utiliser sa fourchette et lorsqu'il se décide :

— Allons-y pour reprendre des forces nouvelles.

Si Archambaud n'est pas très exigeant, Marcel Guimbretière, lui, réclame toujours quelque chose : un massage, une friction, des aliments à la serviette... ou se plaint encore de son vélo : pneus insuffisamment gonflés, selle mal serrée. Pincé, il déclare à son mécanicien :

« Veux-tu faire les chasses, j'arrangerai les vélos ? »

Le Suisse Matter le masse depuis de longues années et ne lui répond jamais. Ils ont fait ensemble bien des Six Jours sur les soixante-et-un que Marcel Guimbretière a déjà courus et il prétend :

« Marcel, c'est un bon garçon. Mais dans les Six Jours, il vaut mieux lui obéir. »

La chasse est-elle finie ? Marcel s'allonge dans son transatlantique. Il a le regard rêveur. Lorsqu'on l'interroge, il répond :

« Oui, ça va bien, pourtant, la course est dure. » Il ne quitte jamais son casque. A quoi bon puis-qu'il faut le remettre. Pas de gestes inutiles. Il faut être économe, dans les Six Jours. A peine s'il ouvre la bouche, quand Matter lui tend une grande cuillerée de fruits cuits.

Au petit matin, Marcel Guimbretière apparaît très précieusement. Il veut un linge très blanc, des maillots impeccables et soigne sa chevelure par des frictions spéciales. Quand on le masse, il ferme doucement les yeux et s'abandonne aux mains expertes de Matter :

« Voilà le meilleur moment de la journée, dans les Six Jours... »



Guimbretière s'apprête à relayer.



Archambaud converse avec Lacquehay.



Restauration sur le pouce d'Archambaud.

Le Championnat "pro" de football

Le Havre prend deux longueurs à Saint-Etienne battu à Reims

DEUX exploits ont illustré cette 22^e journée du championnat de première division. Tandis qu'à Saint-Ouen, le Red Star retrouvant enfin sa verve infligeait un sévère mais juste 7 à 0 au R. C. Roubaix, Strasbourg tenait en échec, au stade de la Forge, le leader Sochaux. La performance des Alsaciens vaut d'autant plus d'être soulignée qu'à la 17^e minute de jeu, leur excellent pivot Hummerberger fut expulsé du terrain, alors que les Francs-Comtois menaient par 3 buts à 2. La position de Strasbourg est curieuse à noter si l'on considère que n'ayant pas réussi à gagner un match depuis le 2 janvier (1 à 0 contre Cannes) il n'en occupe pas moins la 7^e place du classement.

Sans la hantise de la Coupe, Marseille (qui n'a jamais perdu depuis le 7 décembre) eût dû profiter de ce draw de Sochaux. En partageant les points avec Rouen (1-1) il a maintenu identique la position des trois premiers. Ce dont profite Sète (invaincu depuis le 12 décembre), vainqueur assez facile de Lens (3-1) pour rejoindre les Normands à la 3^e place. Six points les séparent de leurs suivants: Lens et Metz, les Lorrains étant venus péniblement à bout de Valenciennes (1-0). On attendait mieux des Messins, après leurs dernières performances. Mais Valenciennes joua son va-tout. Inutilement puisque le voici seul dernier à présent.

Cannes et Fives, pas plus que la saison passée (0-0) n'ont réussi à se départager (1-1) et restent donc avec un point d'écart, en 12^e et 13^e position, tandis que, confirmant également sa performance de l'an dernier, Lille infligeait un sévère 4 à 0 à Antibes. C'est par ce même résultat que l'attaque de championnat lilloise avait défait Rouen le dimanche précédent. Dommage pour les Dogues que leur quintette offensif de Coupe ne possède pas le même mordant réalisateur ! Voilà qui n'arrange pas les affaires d'Antibes.

★

Surprise en seconde division, où Saint-Etienne qui l'avait nettement emporté à l'aller se fait battre par Reims (2-1). Le Havre qui semble récupérer, ayant successivement battu Alès jeudi, puis Arras hier, reprend le commandement avec trois points d'avance sur les Stéphanois que suivent, avec le même écart de points, les Toulousains qui ont dû partager les points à Nancy (1-1).

Rennes qui s'est aisément imposé au détriment des Niçois (3-1) conserve sa 4^e place, mais voit son écart avec Toulouse réduit à deux points.

On n'attendait pas une aussi nette victoire de Colmar sur Dunkerque (4-0). Elle lui permet, après son match nul de jeudi devant Nice, de changer, au classement, sa place avec celle d'Arras. Boulogne, vainqueur de justesse d'Alès (3-2) vient ensuite, ce qui suit à un point un imposant trio (Nancy, Reims et Alès) précédant d'un seul point également Nice et le C. A. Paris, qui en l'emportant nettement à Caen (4-1) confirme son beau redressement.

Surprise enfin, avec les derniers, la lanterne rouge Tourcoing battant par 1 but à 0 Mulhouse sur son terrain.

★

A Nuremberg, la Hongrie a brillamment tenu en échec le onze allemand (1-1) pendant qu'à Berlin l'Allemagne B l'emportait de justesse (2-1) sur le Luxembourg.

Jeudi au Parc des Princes, l'équipe de France disputera son cinquième match de la saison en rencontrant la Bulgarie qui suppléera à la disparition de l'équipe d'Autriche.

PIERRE VALDONNE.

A Marseille, les mi-temps se suivent, mais ne se ressemblent pas

Marseille (de notre envoyé spécial.)

Il semble vraiment que la belle équipe de l'Olympique de Marseille ne retrouve sa verve, son dynamisme et son allant que lorsqu'elle joue hors de chez elle. Aujourd'hui, contre Rouen, elle fut longue à se trouver, se laissant manœuvrer pendant bien près de quarante-cinq minutes par un adversaire qui ne faisait pourtant pas d'étincelles.



PARC DES PRINCES : Fives-Lille (0-0). — Pour la seconde fois, les Lillois et leurs banlieusards n'ont pas réussi à se départager pour la Coupe. Voici un arrêt facile de Dalheimer, bien protégé par Dutilleul d'une tentative de Snella.

Il est juste de reconnaître que les événements n'avaient pas favorisé les locaux. Vers le milieu de la mi-temps, Bastien s'était blessé en glissant et avait dû s'exiler à l'aile droite. Du coup, l'attaque marseillaise avait été bouleversée. Marseille, réduit à un seul ailier, n'était plus et ne pouvait plus être tout à fait « l'O. M. ». Encore devait-il s'estimer heureux que Nicolas, peu en verve et pas souvent en vue, rata, cinq minutes avant la pause, un but tout fait.

A la reprise, l'attaque locale se présentait encore une fois transformée, Bastien, qui semblait rétabli, était devenu avant centre et Za-



PARC DES PRINCES : Fives-Lille (0-0). — Jules Vandooren a été le grand homme de l'O. L. Sa brillante partie a valu aux Lillois de conserver encore leur chance. Le voici aux prises avec Van Caeneghem.



MARSEILLE (par belino). — Marseille-Rouen (1-1). — Trop de précipitation nuit. Bessero et Hauchecorne (au sol) se sont mutuellement gênés et ont manqué la balle. Mais Bessero s'en saisira à temps, avant que Zatelli (de dos), Donnenfeld (à droite) ou Kohut (à gauche) n'aient eu le temps d'en profiter. On reconnaît encore Rio, qui s'est replié sur l'action.

Sochaux, tenu en échec, conserve son avance grâce au match nul de Marseille

telli intérieur. Cette deuxième moitié de jeu consista en une ardente lutte entre l'attaque marseillaise et la défense rouennaise littéralement impeccable. Bessero, dans une forme excellente, dut s'incliner à la deuxième minute. A ce moment, Kohut, bénéficiant d'une belle ouverture de Donnenfeld, se rabattait et shootait sec. La balle heurtait la barre verticale, ricochait dans les filets.

Il convient de signaler : à Rouen, avec le trio défensif, Payen dont la lutte avec Kohut fut épique, Hanreiter et Rio qui amorça quelques attaques dangereuses en deuxième mi-temps. A Marseille, Ben Bouali, dont la forme se maintient, Gonzalès, Conchy, Zatelli et Kohut en deuxième mi-temps.

EM. GAMBARDILLA.

La grande forme de Simonyi

LE Red Star a gagné, dimanche à Saint-Ouen, un match capital pour lui ; ce faisant, il a sensiblement amélioré son goal-average puisqu'il n'a pas marqué moins de sept buts au R. C. Roubaix sans en encaisser un seul. Enfin, son avant-centre Simonyi en scotant par six fois a fait un retour impressionnant dans le classement des « butteurs ».

Le R. C. Roubaix enregistrait la rentrée de son demi-centre Verriest. Rentrée modeste d'un joueur qui parut avoir perdu l'habitude

de la compétition et du rôle qu'il avait à jouer. Verriest, en effet, pratiqua un jeu mi-figue, mi-raisin qui s'accommoda mal du semblant de tactique en W.M. adopté par son club. Il en résulta que Simonyi, neuf fois sur dix, bénéficia d'une grande latitude d'action, ce dont il sut largement profiter.

Au Red Star, trois rentrées intéressantes : celles de l'arrière Dupuis, de l'inter tchèque Nyvlt et du petit ailier international Aston. Rentrées opportunes car ces trois hommes ont, sans conteste, été à la base du beau succès parisien. Dupuis par son énergique et clairvoyant labeur défensif, Aston par la facilité et l'efficacité de son action offensive, Nyvlt enfin par la subtilité et la sûreté de ses manœuvres.

A la mi-temps, le Red Star menait déjà par 3 à 0, Simonyi ayant réussi le hat-trick. Par la suite, Simonyi marqua trois nouveaux buts, le septième étant l'œuvre d'Aston.

Le R. C. Roubaix a joué « vieux jeu » avec une équipe lasse où seuls Thomazover, Nagy et Janin travaillèrent parfois avec assez de réussite. Delfour, comme inter, a paru hors de condition. Où est le héros du dernier France-Hollande ?

Devant le club roubaixien, le Red Star a présenté un « onze » très complet, ma foi, dont nous avons cité les vedettes.

MARIO BRUN.



PARC DES PRINCES : Fives-Lille (0-0). — Fives méritait un meilleur sort. Réussira-t-il enfin à l'emporter, jeudi, à Roubaix, après sa troisième confrontation avec Lille ? Sur notre document, la défense fivoise est alertée. Mais Bioot mettra — de la tête — à côté. On reconnaît encore, de gauche à droite : Saint-Pé, Kapta, Bourbotte (au fond), Dutilleul et Dalheimer.

MOI, J'AIME
LE BLAIREAU!



MOI, JE PRÉFÈRE
M'EN PASSER!

Et pourtant ils sont d'accord sur ceci :

Pour se bien raser il faut une crème à l'huile d'olive.

POUR VOUS, UNE CRÈME SAVONNEUSE ? Oui! mais une crème à l'huile d'olive — la seule crème à raser à l'huile d'olive — Palmolive! Songez à tous ses avantages! 250 fois son volume de mousse... 10 minutes sans sécher sur la peau... maintient le poil droit sous l'attaque du rasoir... supprime le feu du rasoir... un centimètre suffit. Splendide, n'est-ce pas? Essayez!



VOTRE SATISFACTION garantie!

Achetez bien vite un tube de crème à raser Palmolive — celle que vous préférez! Employez-en la moitié. Vous serez enchanté! Sinon renvoyez le tube à moitié vide à Palmolive, 20, rue Vernier. Vous serez remboursé sans discussion!



LES SEULES CRÈMES À RASER À L'HUILE D'OLIVE



SAINT-OUEN : Red Star-R.C. Roubaix (7-0). — Retrouvant sa verve, le Red Star a fait un magnifique cavalier seul. Souvent libre de ses mouvements, Simonyi marqua six buts pour sa part. Le voici privé d'une belle occasion par une intervention peu orthodoxe de Dessertot.



SAINT-OUEN : Red Star-R.C. Roubaix (7-0). — Trompé par un rebond vicieux de la balle, Dessertot s'est repris à temps et réussit à bloquer, au grand désappointement de Moulet, qui s'apprêtait à esquisser l'intervention de Thomazover. Au fond : Nagy.



SAINT-OUEN : Red Star-R.C. Roubaix (7-0). — Bien lancé et seul devant les buts, Simonyi vient d'être fauché par Colas. C'est lui qui tirera le penalty infligé par l'arbitre, et qu'il réalisera, marquant ainsi son second but.



SAINT-OUEN : Red Star-R.C. Roubaix (7-0). — Colas vient de dégager de la tête une balle haute que Simonyi, en pleine action, s'apprêtait à réceptionner. On reconnaît encore : Séméria et Nagy.

Les demi-finales de basket-ball

Le S.C.P.O. renouvellera-t-il son succès de 1936, ou bien l'U.S. Métro inscrira-t-elle, pour la première fois, son nom au palmarès de la grande compétition nationale ? Telles sont les questions que l'on peut se poser, à l'issue des demi-finales du championnat de France de division d'excellence, qui, favorisées par un temps splendide, ont obtenu, dimanche, sur le terrain de Championnet-Sports, un très vif succès.

Une surprise a marqué le premier match de la grande réunion organisée à cette occasion : la victoire du S.C.P.O. sur le B.B.C. Russe.

Le S.C.P.O. s'est surpassé, il a mérité sa victoire ; par contre, le B.B.C. Russe fut bien décevant. Ses avant : Fabrikant et Katlama, si adroits de coutume et qui venaient de s'illustrer, tant dans l'équipe de France que dans la sélection parisienne, ont, dimanche, rivalisé de maladresse et accumulé les erreurs.

Le S.C.P.O., qui ne possède sans doute pas d'individualités très brillantes, mais dont tous les éléments font preuve de la plus grande cohésion, sut prendre de vitesse les représentants du B.B.C. Russe, qui, ne pouvant fournir leur partie habituelle, jouèrent un peu à « la désespérée », ce qui permit au S.C.P.O. de mener par 15 à 12 au repos pour triompher finalement par 35 à 27.

En résumé, une équipe au jeu très soudé a triomphé d'individualités très brillantes habituellement, mais hors de forme précisément pour ce match capital.

★

Comme prévu, l'U.S. Métro a disposé du Stade Français dans la seconde demi-finale.

Les coéquipiers de Rolland ont triomphé par 47 à 20, marque qui pourrait laisser croire qu'il n'y eut qu'une seule équipe sur le terrain. Or, le Stade se montra très dangereux ; il s'offrit même le luxe, grâce à un départ foudroyant, de mener, au début, par 12 à 6, mais les Stadistes ne purent soutenir l'allure rapide qu'ils avaient imposée et, victimes de leurs efforts, ils s'effondrèrent complètement dans la fin du match, permettant ainsi aux internationaux Rolland et Hell, en grande forme, de rivaliser d'adresse et de marquer respectivement 17 et 21 points.

Mené seulement par 20 à 16 au repos, le Stade fut finalement écrasé par 47 à 20. Il ne marqua donc que 4 points en deuxième mi-temps contre 27 au Métro. Voilà qui est significatif !

ROBERT MENAGER.



STADE CHAMPIONNET. — Demi-finale du Championnat de France : S.C.P.O.-B.B.C. Russe (35-27). — Le S.C.P.O. va réussir un superbe panier, malgré la judicieuse mais un peu tardive opposition d'un arrière russe.



STADE CHAMPIONNET. — Demi-finale du Championnat de France : S.C.P.O.-B.B.C. Russe (35-27). — Cette fois-ci, la défense russe est plus heureuse et la belle descente du S.C.P.O. va être brisée de justesse dans sa phase finale.

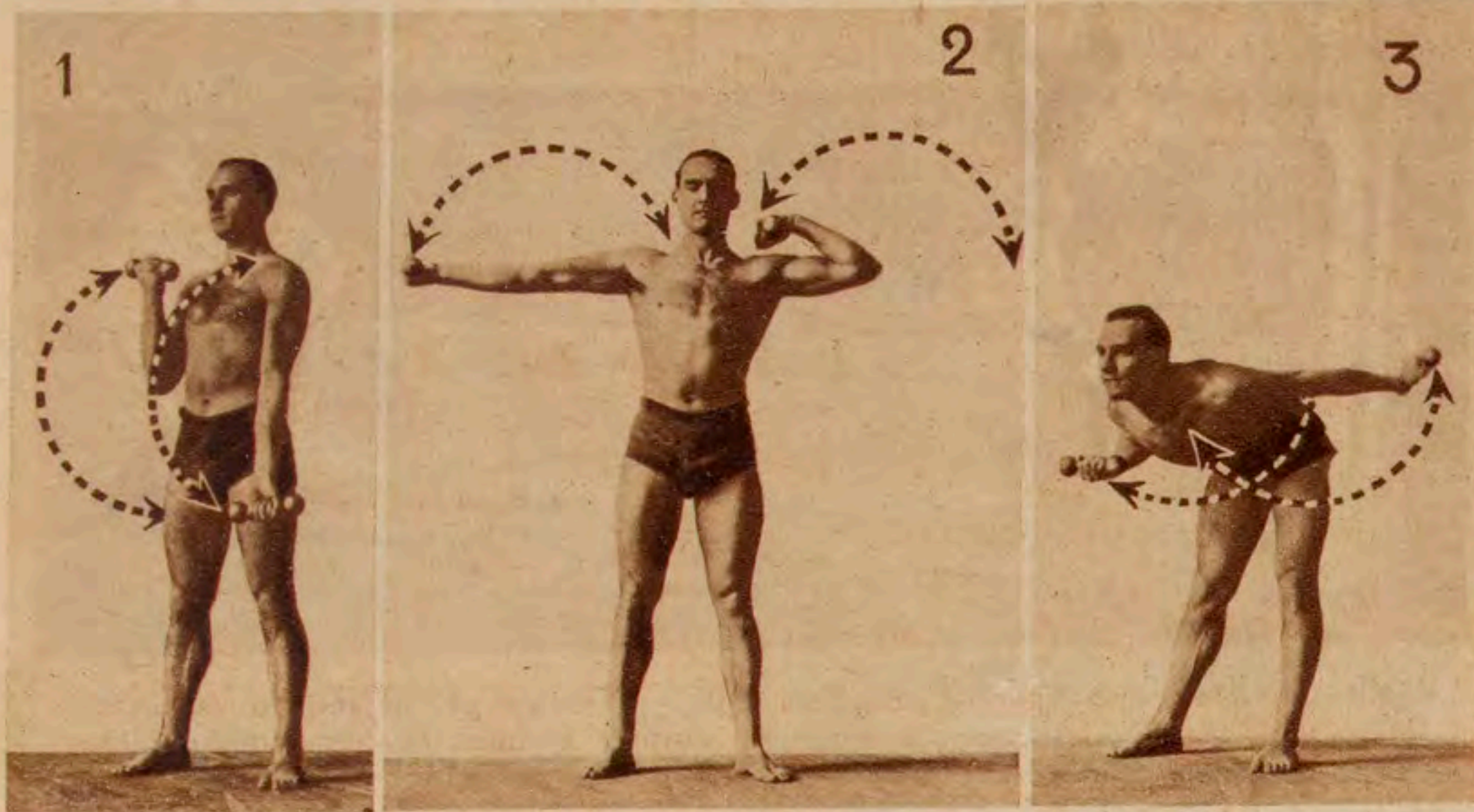


STADE CHAMPIONNET. — Demi-finale du Championnat de France : U.S. Métro-Stade Français (47-20). — Et voici un panier parfaitement réussi.



STADE CHAMPIONNET. — Demi-finale du Championnat de France : U.S. Métro-Stade Français (47-20). — La tentative sur le panier adverse est, cette fois-ci, moins heureuse.

L'A.B.C. de la culture physique par ELIE MERCIER (12)



Flexion des avant-bras.

Flexion alternative ou simultanée des avant-bras.

Flexion et extension des avant-bras.

Vous me voyez désolé ! Les nécessités de la mise en page ont fait supprimer, dans le dernier numéro de « Match », une histoire dédiée, dans mon intention, à certains parents négligents.

Tant pis ; vous ne connaissez pas la responsabilité de Mme. de Saint-Scolopendre Perlimpimpin Ribon-Ribette à l'égard de son fils Fil-de-Fer. Rassurez-vous, vous ne perdrez rien pour attendre.

Dans le numéro 616 de « Match » j'ai fait allusion au succès de la « culture physique » auprès des « rédactions » de revues de conceptions diverses. Certains journaux, eux aussi, rendent hommage à la « culture physique » quotidienne.

Mais quelque chose me chiffonne dans ces excellentes intentions : c'est qu'il s'y glisse pas mal d'erreurs quant à « l'action des exercices ».

Les auteurs n'en sont pas absolument responsables, leur bonne volonté semble être trahie par un manque de connaissances.

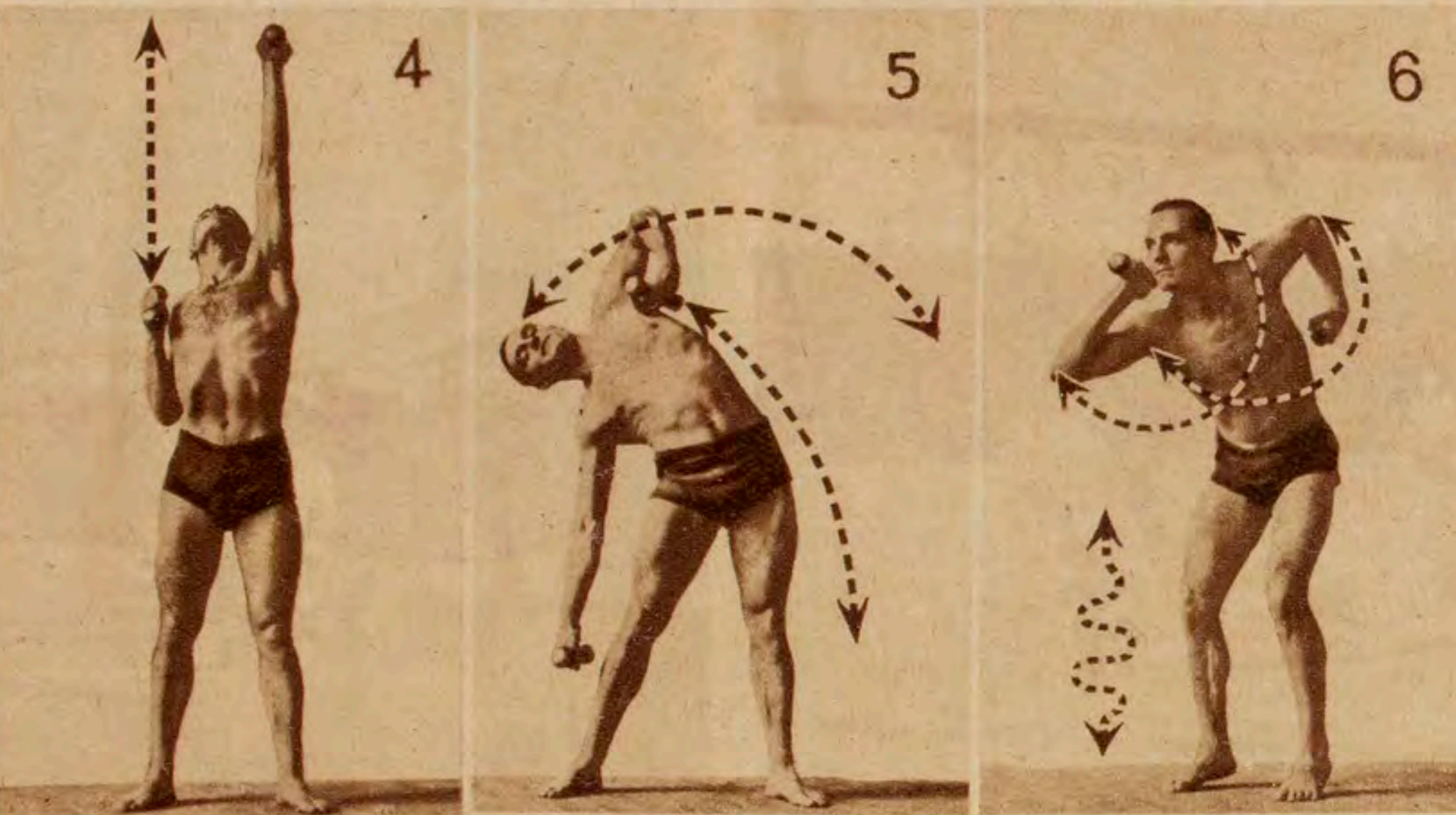
Il n'en reste pas moins que chacun semble se battre les flancs pour paraître original alors que la vie physique est relativement simple.

Si simple que la « série » de culture physique peut ne se composer que de quelques exercices essentiels, suivant le but poursuivi.

En vous offrant des « types » d'exercices, « Match » ne prétend pas vous faire connaître toute la nomenclature des mouvements recommandés de Desbonnet ou Dr Ruffier, du Dr Pagès à Rodolphe Trachet, du Dr Rouhet au Dr Heckel, de Werdenschlag au Dr Madeuf, de Pierre Marie au Dr Gagel, etc., etc., il cherche seulement à guider votre choix en vous indiquant succinctement les effets des exercices présentés. Il vous est, dès lors, loisible de composer « vous-même » votre « série » : une série qui peut ne pas ressembler à celle du voisin puisque vos ressources physiques et vos besoins peuvent être dissimulables.

Il est évident que les conseils d'un bon professeur, après examen physiologique, peuvent vous orienter utilement.

A cet effet il existe en France, outre les organi-



Extension verticale des bras.

Flexion latérale du tronc.

Balancement des bras fléchis.

sations signalées dans le numéro 613 de « Match », des services régionaux d'éducation physique dirigés par des militaires idoines ; des Instituts régionaux d'éducation physique dont les directeurs et les professeurs ne demandent qu'à rendre service.

A toutes fins utiles je vous signale les villes qui possèdent un institut et le nom du médecin directeur : Lille, Dr Debeyre ; Caen, Dr Deshonis ; Rennes, Dr Lefevre ; Bordeaux, Dr Fabre ; Toulouse, Dr Soula ; Montpellier, Dr Hédou ; Aix-Marseille, Dr Romieu ; Lyon, Dr Lataret ; Besançon, Dr Duvernois ; Strasbourg, Dr Belloc ; Clermont-Ferrand, Dr Dodel ; Nancy, Dr Merklen ; Paris, Dr Chailley-

Bert, sans compter les nombreuses salles de culture physique qui donnent des consultations, ainsi que certains clubs ou sociétés.

J'ai déjà signalé que mon intention était de vous exposer une hiérarchie dans le choix des exercices essentiels ; du moins que je crois tels, après une expérience de plus de dix-sept années de consultations physiologiques au cours desquelles il m'a été donné de « voir » des enfants de Paris, des athlètes de tous sports, des prétendants olympiques et aussi des sédentaires riches et pauvres.

Mon opinion est donc basée sur l'expérience, et c'est pourquoi j'ai cru devoir attirer votre attention sur ce qui m'est apparu comme signes de dégénérescence : dans l'ordre, l'insuffisance du « corset musculaire », l'affaissement du squelette, la déchéance des « fessiers », la vétusté des pieds, la diminution de souplesse thoracique.

Il y a quantité de causes à ces effets vérifiables et pourtant négligés. Le « système » scolaire est responsable, à la base, tant pour l'ignorance des parents que pour l'abandon physique des enfants. L'apprentissage manuel et intellectuel est également défail- lant et, enfin, le « système » de conscription est paradoxal. Mais je n'ai pas, ici, à développer ces considérations autrement que pour vous aider à lutter contre les erreurs sociales qui entraînent la déchéance

« hypertrophie » qu'une « atrophie ». La vie moderne se charge d'équilibrer. Mais il ne s'agit pas d'exalter l'hypertrophie. Plus simplement je voudrais vous encourager à ne pas négliger vos bras, qui travaillent, de moins en moins, au grand dam de l'équilibre de vos facultés motrices et de relation. Le bras comprend, vous le savez, la main, l'avant-bras, le bras proprement dit et l'épaule, appareil de liaison. Ces différents « articles » demandent des soins auxquels j'espère donner quelque jour un plus ample développement.

Le numéro 1 de notre illustration montre une flexion alternative et simultanée des avant-bras sur les bras, les mains sont en supination (ongles au-dessus) ; l'exercice s'exécute aussi les mains en pronation (ongles au-dessous). Chaque flexion doit être répétée « au moins dix fois » avec une résistance à vaincre (haltère léger, caoutchouc, masse lourde, etc.). Les biceps et les muscles de l'avant-bras se trouveront bien de cette pratique.

Le numéro 2 demande une contraction des muscles de la nuque, des épaules et des bras. A exécuter au moins dix fois simultanément et alternativement.

Le numéro 3 tonifie les muscles extenseurs de l'avant-bras sur le bras, dont le principal est le triceps, et sollicite la contraction du paquet postérieur du muscle « épaulette » appelé deltoïde. Il y a d'autres actions secondaires que je laisse intentionnellement de côté.

Le numéro 4 sollicite encore les extenseurs des bras et les muscles de la partie supérieure des épaules. Bien entendu pendant l'exécution de tous ces exercices l'inspiration et l'expiration ne doivent pas être oubliées du rythme d'exécution.

Le numéro 5 participe au renforcement des bras et des épaules et aussi des muscles latéraux du thorax.

Enfin le numéro 6 est un exercice de souplesse. Il faut exécuter un balancement des bras fléchis cependant que le corps entier reste souple, sur la pointe des pieds, genoux fléchis répondant synchroniquement à l'élan donné par le balancement des bras. Nous reverrons cela pour la course, mais n'oubliez pas la « friction » et le « quotidien lavage ».

Les fêtes du Jubilé Dunlop

A l'occasion du cinquantième de la fondation de l'industrie du pneumatique par J. B. Dunlop (1888), de grandes manifestations vont être organisées, cette année, dans le monde entier.

En France, notamment, des fêtes d'un haut intérêt sportif sont prévues de mai à octobre. En voici d'ailleurs le programme spécial tel qu'il nous a été communiqué par le Comité des Fêtes du Jubilé Dunlop.

8 MAI. — Réunion cycliste au Vélodrome de Vincennes.

12 JUIN. — Epreuves pour bicyclettes et tandems organisées dans tous les départements de France et d'Algérie.

23-24 JUIN. — Coupes de golf.

10 JUILLET. — Grande Kermesse réservée au personnel des Usines Dunlop, à Montluçon.

23 JUILLET. — Longchamp, grande épreuve cycliste internationale.

3-4 AOUT. — Rallye automobile Paris-Nice. SEPTEMBRE. — Semaine de démonstration pour tracteurs et véhicules agraires.

13 OCTOBRE. — Fête enfantine au Vélodrome d'Hiver, à Paris.

Pour tous renseignements, s'adresser au Comité des Fêtes du Jubilé Dunlop, à la Société Anonyme des Pneumatiques Dunlop, 64, rue de Lisbonne, Paris (8^e).

Ecrivez-nous, nous répondrons ici...

Le coin du docteur

APRES avoir étudié les différents accidents du muscle (dans sa partie élastique et contractile), passons maintenant en revue les accidents des tendons. Vous savez que les tendons constituent la partie terminale, résistante, non élastique, des muscles ; que c'est par leur intermédiaire que les muscles s'insèrent sur les os qui, ainsi, sont transformés en « leviers » si cela est nécessaire. Enfin, rappelons que, si besoin est, les tendons ont la possibilité de glisser, de « coulisser » sur les surfaces osseuses résistantes. Pour faciliter ce glissement, le tendon est enveloppé d'une gaine synoviale renfermant un liquide. Ce liquide joue donc le rôle de lubrifiant.

Les accidents des tendons sont de divers ordres. Citons, par exemple, ceux qui intéressent l'organe lui-même ; citons aussi ceux qui concernent les gaines synoviales et le liquide signalé ci-dessus.

Accidents du tendon proprement dit. — Malgré les précautions prises, malgré la perfection de « construction », il se peut cependant que le tendon s'irrite. Il devient alors extrêmement douloureux soit au repos, soit à la mobilisation, soit à la pression manuelle. C'est la tendinite. Le tendon est gonflé ; une certaine rougeur peut apparaître à son niveau. En sport, le cas le plus classique est constitué par la tendinite du tendon d'Achille. Le sujet atteint de cette affection a de la gêne à la marche ; le port des chaussures lui est presque impossible et, bien entendu, toute pratique sportive lui est interdite.

Le traitement qui s'impose est avant tout le repos qui peut durer plusieurs jours ; les bains chauds ; enfin, quand l'irritation est moins vive, les massages accélèrent la guérison.

Un deuxième accident du tendon proprement dit, accident beaucoup plus grave, consiste — après un effort brutal et violent, ou du fait d'un traumatisme important — en la rupture du tendon... Contrairement à ce que nous avons dit précédemment (Cf. Match) pour le muscle, il est possible avec le tendon qui, lui, est résistant, de mener à bien l'intervention chirurgicale ayant pour but de rapprocher les deux bouts et de les suturer. Mais comme lesdits éléments sont « longs » à « refaire corps », une immobilisation de plusieurs semaines dans un appareil plâtre est nécessaire. Il s'ensuivra une raideur et une atrophie musculaires qui devront être « traitées » ensuite par la rééducation et des massages.

Accidents des gaines. — Il arrive que les gaines soient irritées, elles aussi ; elles gonflent, deviennent douloureuses, mais, très souvent, elles présentent en plus le signe de la « crépitation ». La mobilisation, et surtout la palpation pendant cette mobilisation provoquent une sensation analogue à celle que l'on perçoit en écrasant de la neige (crépitation neigeuse). Là également le traitement comporte du repos, des bains chauds et, quand l'irritation et la douleur sont calmées, des massages prudents.

Docteur Philippe Encausse.

■ **Verdier.** — Le docteur G. A. Richard a publié « La Respiration dans l'exercice et le sport », 16 fr. 50 à la Librairie des sports, qui contient un tableau des principaux mouvements respiratoires.

■ **Louis Putal.** — Le F. C. Sochaux a disputé depuis le début de la saison près de 30 rencontres. Comment, voulez-vous que nous vous donnions tous ces matches de même que ceux de l'O.I. de Marseille et du Red Star ? Le Championnat 1934-35 fut remporté par Sochaux, 48 points, devant

■ **Un costaud.** — 1^{er} Louis Hostin est Stéphanois et c'est comme licencié à Saint-Etienne qu'il disputa les championnats ces dernières années. Mais depuis deux saisons l'ex-champion olympique est Parisien. C'est sur un coup de tête qu'il abandonna aux championnats de France ; 2^e Ferrari est de Montpellier. Agé de 24 ans il peut et doit encore progresser ; 3^e Dumoulin ne peut plus prendre part au championnat de la F. F. P. H. car il est maintenant catcheur... professionnel.

■ **Lucien, un espoir 1941.** — Le pourcentage de la côte de Chanteloup atteint à certains passages 10 à 12 %, celui de Gometz 9 %, celui de Gailion 10 %.

■ **Un lecteur au sana.** — 1^{er} Le palmarès de Paris-Roubaix depuis 1930 est le suivant : F. Vervaecke, G. Rebray, Gijssels, S. Maes, Rebray, Rebray, Speicher, Rossi ; 2^e Nous connaissons bien un nommé Rossi, manager de l'A. S. Roma (section cycliste), mais ce dernier n'est pas le même que le vainqueur de Paris-Roubaix ; 3^e C'est « l'Auto » qui désigne les courses comptant pour l'attribution du maillot jaune des indépendants.

■ **X à Tulle.** — Mariano Canardo est né à Ollipe (Espagne) le 5 février 1906.

■ **Un passionné du football.** — Procurez-vous le « Football simplifié », par Bunyan (7 fr. 50) ou « Football », 5 fr., 27, quai des Grands-Augustins.

■ **Jacques Baré.** — 1^{er} L'âge de tous ces champions ? La liste en est par trop longue. Koloff a 40 ans, Nowina 28, Jim Londres 35, F. Miquet 30 ; 2^e Le dernier Paris-Brest et retour fut couru en 1931 et gagné par Oppermann, les 1.186 kil. en 49 h. 23 ' 30", devant le Belge Louyet ; 3^e Thierbach est né à Dresde en 1909, Max Bulla à Vienne en 1905.

■ **Un abonné futur international.** — Avez-vous satisfaction.

■ **Un petit Belge impatient.** — 1^{er} Il existe des records officiellement reconnus par l'U. V. F., pour les amateurs et indépendants. Votre performance doit être effec-

tuée sur un vélodrome affilié avec un chronomètre reconnu et en présence d'un délégué de l'U. V. F. ; 2^e Avons transmis au docteur Encausse.

■ **Louis et Lucien.** — 1^{er} Les engagements pour le Premier Pas Dunlop, dont la finale aura lieu le 26 mai, à l'autodrome de Montluçon, sont ouverts et regus à l'U. V. F., 24, boul. Poissonnière. Le droit de 7 fr. donne droit à la licence de débutant pour la saison 1938 ; 2^e Les épreuves du Championnat de France de vitesse professionnel auront lieu le 26 mai, au Parc des Princes. Le championnat sur route le 19 juin, les finales du Grand Prix de Paris cycliste, le 3 juillet ; 3^e La date prévue pour le Circuit de Paris, de notre confrère « l'Intransigeant », est le 26 mai ; quant au Prix Wolber il sera couru du 26 mai au 2 juin ; 4^e Toutes les localités traversées par une course cycliste doivent être avisées de l'heure du passage de cette épreuve par les organisateurs, et une demande d'autorisation doit être faite un mois avant le départ de la course à la préfecture de votre département.

■ **H. P., Bezons.** — 1^{er} L'équipe du F. C. Sochaux, qui s'attribua l'an passé la finale de la Coupe de France, avait la composition suivante : Di Lorto, Lalloué, Mattler, Hugues, Szabo, Lehmann, Lauri, Abbeleg, Courtois, Bradac et Williams ; 2^e Il n'y a que deux joueurs qui furent quatre fois gagnants de la Coupe de France : Jean Boyer, en 1919, 1924, 1926 et 1927, et Paul Nicolas, en 1921, 1922, 1923 et 1928.

■ **Marcel Palos.** — Eugène Ciqui est né à Paris le 15 août 1893, il fut champion du monde des poids plumes de juin à juillet 1923. Il acquit son titre en battant, à New-York, Johnny Kilbane, par k. o. au 6^e round, et le perdit en succombant aux points en quinze rounds devant Johnny Dundee.

■ **Honoré Boisson.** — Impossible de vous donner dans ces colonnes toute cette longue énumération. Vous trouverez tous renseignements concernant les nombreux boxeurs que vous nous signalez, dans « l'Annuaire du Ring » (5 fr.), dans les principales librairies sportives.

■ **Lecteur assidu de « Match ».** — Pouvons vous adresser le numéro contre 1 fr. 25 franco.

■ **Futurs athlètes.** — En règle générale, Achille ne prend part à aucun concours et ne peut donner la solution de celui que vous lui soumettez. D'autre part, nous n'avons pas dans nos services des photographes de champions en bas âge.

■ **Un parleur entêté.** — 1^{er} Ce n'est pas la première fois qu'un boxeur poids lourd disputant le titre mondial touche une bourse de plusieurs millions. Le 22 septembre 1927, à Chicago, à l'occasion du match Dempsey-Tunney, on enregistra soixante-cinq millions de recettes au change de l'époque. La bourse s'élevait à un million et demi de dollars dont les deux tiers revenaient à Tunney ; 2^e La plus grosse recette enregistrée en Europe est celle réalisée pour le match Carnera-Paolino, il y a huit ans, à Barcelone, avec deux millions ; en France c'est le match Pladner-Genaro, disputé en mars 1929, au Vélodrome d'Hiver, qui fit le maximum avec tout près d'un million.

■ **Nicolas S., à Versailles.** — 1^{er} Depuis la création du match France-Belgique de basket-ball, la France a constamment battu la Belgique, et le dernier match, en 1937, fut gagné par 28 points à 10. Il en est de même en ce qui concerne les matches France-Portugal dont le premier eut lieu en 1931 ; 2^e Le tournoi organisé à l'occasion de l'Exposition de 1937 vit en finale la victoire de la France sur la Lettonie, par 25 points à 24, et le mois dernier, au Palais des Sports, nos compatriotes battaient la Lituanie, championne d'Europe.

■ **Marcel Gently.** — Ferons nécessaire et vous aviserez directement. Avons transmis à Elie Mercier.

■ **Charles Fourchambault.** — Le coureur glémend Rosemeyer s'est tué cette année sur l'autostade de Darmstadt. Il s'était mis en piste pour essayer de reprendre un record que venait de lui ravir son compatriote Caracciola.

■ **Un artilleur sportif.** — 1^{er} L'équipe de France de football s'est particulièrement



CHEZ LES APPRENTIS DE L'ARTILLERIE NAVALE

Toulon (de notre correspondant particulier).

Les apprentis de l'Artillerie navale ont donné récemment à Toulon, sur les superbes installations du stade A. Jauréguiberry, une manifestation sportive, éclatante démonstration des excellents principes qui leur sont inculqués.

Le sport dans la joie, ayant à sa base l'éducation physique contrôlée, est seul capable, en contribuant à l'harmonieux épanouissement des qualités musculaires, d'épauler et de fortifier le rendement des qualités intellectuelles.

L'ingénieur général Marc et son collaborateur l'ingénieur principal Depreux — chefs éminents et compréhensifs — se sont attachés avec enthousiasme à des réalisations fécondes.

Grâce à eux la préparation physique, morale et intellectuelle des jeunes apprentis qui fourniront plus tard les meilleurs spécialistes de notre marine nationale est soignée dans les moindres détails.

Une visite médicale, très minutieuse, les classe dès leur arrivée, d'après leur développement physique et non d'après leur âge. Toutes les règles essentielles de l'hygiène étant observées, les apprentis en plus de la leçon quotidienne consacrent les mardis matin à la culture physique, et les vendredis après-midi aux jeux sportifs.



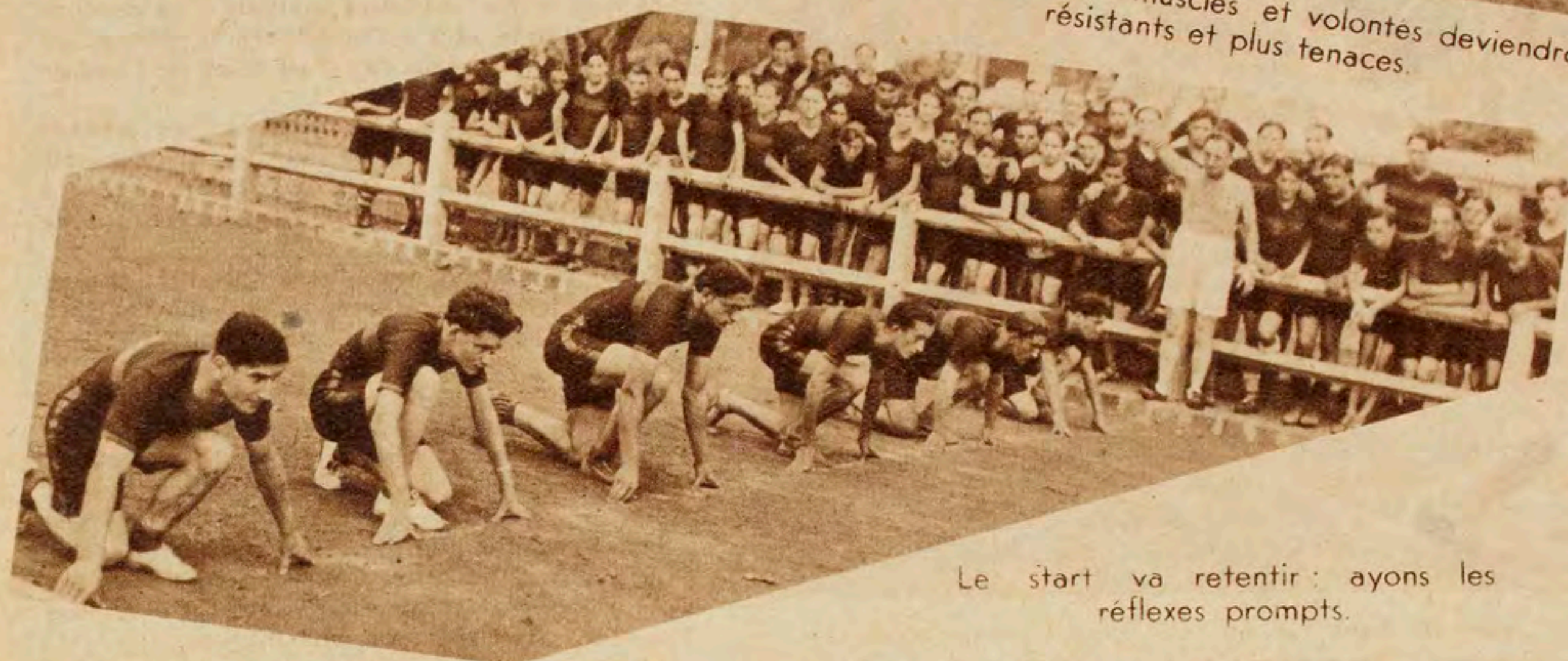
Lançons le disque.



Les deux équipes de football : artificiers et artilleurs.



Tirons sur la corde : muscles et volontés deviendront plus résistants et plus tenaces.



Le start va retentir : ayons les réflexes prompts.



Jourdan.

Tout cela sous le contrôle et la surveillance des ingénieurs Depreux et Gourdon, des chefs d'atelier Martin et Narignon, les leçons et les jeux étant dirigés par des moniteurs compétents et dévoués : ce fut d'abord Luciani François, vieux sportif éprouvé, puis, actuellement, Pardini, international, ex-champion de France de gymnastique, Stoppa, élève de Joinville, Dufermont, athlète de valeur.

Au cours de cette journée d'athlétisme Capra, Rielli, Accusano, Syvestre, Bagne, Tignolet, Jourdan, Soudain, Baracco, Di Meo, Di Scala se mirent particulièrement en valeur.

« Match » tint à s'associer à cette belle fête de la jeunesse et du muscle. Une plaque souvenir a été offerte au plus méritant des apprentis. Le choix, unanimement ratifié, s'est porté sur le jeune Jourdan dont les qualités physiques sont au service de qualités morales hors de pair.

Ce jeune apprenti de 17 ans, nageur émérite, a déjà sauvé la vie à cinq personnes en danger de se noyer.

Il fait le plus grand honneur à ce corps d'élite des apprentis de l'Artillerie navale, dont nous sommes flattés de souligner la valeur dans ce trop court exposé.

A. GIACOMONI



Un peu de sprint long pour ventiler les poumons.



La belle pléiade des apprentis de la dernière promotion.

bien comportée depuis le début de la saison. Elle n'a, en effet, subi aucune défaite, et son palmarès est le suivant : 10 octobre, au Parc des Princes, France bat Suisse (2 à 1) ; à Lausanne, France bat Suisse (3 à 2) ; le 31 octobre, à Amsterdam, France bat Hollande (3 à 2) ; 5 décembre, au Parc des Princes, France et Italie font match nul (0 à 0) ; 30 janvier, au Parc des Princes, France bat Belgique (5 à 0) ; au Luxembourg, France bat Luxembourg (4 à 0) ; 2^e C'est la Belgique, à la suite de sa victoire sur le Luxembourg, qui rencontrera la France pour la Coupe du monde ; 3^e L'équipe belge que nous battons cette saison avait la composition suivante : buts : Badjou ; arrières : Paverick, Schmellink ; demis : Dalem, Gommers, Dewinter ; avants : Voorhof, Braine, Van den Wouwer, Cappelle, Van den Eijnde.

■ Jean Marcel, à Laon. — 1. Le championnat de France de basket-ball fut gagné depuis 1932 par le Foyer de Reims qui battit Lyon 50 à 25, et renouvela son succès l'année suivante sur l'Olympique Lillois (36 à 28), en 1934, l'Olympique Lillois battit le Foyer de Mulhouse par 51 à 27. Les vainqueurs successifs furent en 1935, C. A. Mulhouse qui battit l'Olympique Lillois ; 1936, S. C. P. O. qui battit l'U. S. Métro, en 1937 ; le C. A. de Mulhouse qui battit l'U. S. Métro. 2. Une seule rencontre internationale eut lieu l'an dernier ; elle opposait la France à la Belgique. Nos représentants triomphèrent par 28 points à 10. Il y eut également le Tournoi de l'Exposition où la France qui s'était qualifiée en demi-finale en battant la Suisse par 34 pts à 21, rencontra en finale la Lettonie. Nos joueurs triomphèrent par 25 points à 24.

■ Fidèle lecteur de « Match ». — 1. Le coureur basque Integaray qui fit une très belle course dans le Prix Wolber 1933 n'a pas renoncé à son sport favori. 2. Le coureur Altenburger est né le 27 août 1909 ; Gustave Delour le 3 juin 1910.

■ Raymond Debut. — La F. F. F. A. édite un petit fascicule intitulé : « Règles de football association », 1 fr. 25 au siège, 24, rue de Londres, Paris.

■ René Mollien. — 1^{er} Voici l'adresse des clubs de tennis que vous me demandez : Racing Club de France, 81, rue Ampère, courts à la Croix Catelan et à Colombes ; Tennis Club d'Auteuil, 2, rue Olchanski, courts 43, boulevard de Bellevue, à Draveil ; T. C. de France, 147, avenue de Versailles et 34, rue du Chemin-Vert, Paris ; S.C.U.F., 163, rue Montmartre, courts Parc des Sports de la Courneuve ; T. C. Paris, 91, boulevard Exelmans ; U. S. Métropolitaine, 48, quai de la Racée, courts à Paris et au Parc des Sports à la Croix-de-Berny ; 2^e En ce qui concerne une société à Houlgate, écrivez à M. le président du S. C. Houlgate, route de Villers, à Houlgate (Calvados) ; 3^e Le joueur Grandguillot est classé en première série par la F. F. L. T.

■ Un copain de « Match ». — L'équipe de Suisse pour le Tour de France 1936 avait la composition suivante : Egli, Heymann, Martin, Amberg, Celle de 1937 était formée de Zimmermann, Padrol, Amberg, Saladir, Weber et Egli.

■ Un goal d'avenir. — Vous pouvez très bien vous adapter à ce poste, il ne faut pas seulement être fort des épaules, comme vous semblez le croire.

■ Narcisse B. — 1^{er} Le record d'Europe du saut à la perche appartient, avec 4 m. 25, au Norvégien Hoff. Quatre hommes firent cette saison, plus de 4 m. 05 : l'Autrichien Procksch 4 m. 11, le Suédois Lindblad 4 m. 10, le Hongrois Zsuffka 4 m. 06, le Polonais Schneider 4 m. 05. Notre compatriote Ramadier atteignit 4 m. ; 2^e Le record d'Europe est de 2 m. 04, par le Finlandais Kotkas, en saut en hauteur. Au cours de la saison 1937, celui-ci ne put dépasser 1 m. 97 ; par contre l'Allemand Weinkotz atteignit 2 mètres.

■ X., à Fives. — 1^{er} En règle générale Paris-Roubaix a lieu chaque année le jour de Pâques ; 2^e En 1925, 55 coureurs étaient encore en peloton à Seclin, 40 étaient encore groupés à Roubaix où Félix Sellier coupe premier la ligne d'arrivée ; 3^e C'est en 1930 que Jean Maréchal fut déclaré à l'ar-

rivée de Paris-Roubaix pour avoir expédié Vervaecke dans le fosse.

■ Futur Allais. — La course de descente du Championnat du monde de ski disputée à Engelberg, revient au Français James Couette devant Emile Allais. Ce dernier prit la première place au combiné. C'est la première fois qu'un champion de ski conserve deux années consécutives son titre.

■ Un athlète en herbe. — 1^{er} La natation est un excellent sport pour vous, car elle vous permettra de développer votre cage thoracique. Vous devriez travailler la culture physique sous la direction d'un professeur, mais il est inutile que vous continuiez votre régime actuel, s'il n'est que d'un quart d'heure par semaine. Pour être utile, ce laps de temps est pour ainsi dire inexistant ; 2^e Le basket et la natation sont deux sports excellents ; vous pouvez les pratiquer tous les deux sans crainte.

■ Sergent Renard, du G. F. A. — Charles Lacquehay est né à Paris le 4 novembre 1897 ; Charles Pélissier le 20 février 1903 ; Archambaud le 30 août 1908, à Châtillon ; Lucien Michard le 17 novembre 1903, à Epinay.

■ Deux copains toulousains. — Le calendrier de la ligue de rugby à treize comporte pour le mois d'avril : le 2, France-Pays de Galles, à Lanneny ; le 10, la demi-finale de la Coupe de France ; le 18, France-Angleterre amateurs, en Angleterre ; le 24, demi-finale du Championnat. La finale du Championnat de France aura lieu le 15 mai ; celle de la Coupe de France, le 1^{er} mai.

■ Un Montferrandais 100 %. — Le prix d'une reliure de « Match » est de 14 francs (réglement en timbres-poste ou en mandat à votre choix). Nous ne pouvons communiquer les adresses en question, mais écrivez sous double enveloppe et nous transmettrons.

■ Rugbyman 100 % XV et XIII. — 1. Prix des exemplaires de « Match » : 1929,

3 fr. 25 ; 1930, 3 fr. ; 1931, 2 fr. 75 ; port en sus. 2. Les résultats des rencontres de sélection ont été publiés dans les numéros suivants : Année 1927 : n° 7 du 21 décembre 1926 ; année 1928 : n° 63 du 20 décembre 1927 ; année 1929 : n° 119 du 18 décembre 1928. 3. « Match » ne paraissant pas encore en 1925, vous trouverez les renseignements sur les All Blacks soit au « Miroir des Sports », soit à « Sporting ».

■ Bras baguettes, Lyon. — Les prochains numéros de « Match » vous donneront quelques indications. Continuez votre culture physique brachiale, s'il vous est possible, faites de la gymnastique d'agress et de l'haltérophilie.

Procurez-vous « Soyons forts », du Dr Rufier, Librairie des Sports, 10, Faubourg Montmartre, Paris, ou dans votre ville.

La dou-miel : A. Mardoux ; S. H. I. ; Un éloigné de Colombes ; Verdu ; Haspalet ;

Plupinette ; Un fanatique du Bourget ; Radi Oulague ; Une admiratrice de Max Rousié ; Futur Deglane ; Totoche et Totine ; Lecteur assidu ; Futur abonné ; Le fauché de Tulle ; Un admirateur de Di Lorto. — Avons fait parvenir aux intéressés

ACHILLE aux pieds nickelés.

Les exigences de l'actualité nous obligent à reporter à la semaine prochaine la publication de notre roman : **Le Tigre Rouge**.

IMPRIMERIE SAPEL
98, rue Réaumur
Le gérant : Raymond DEBRUGES.



LES FOOTBALLEURS EN VISITE AU STADE GYMNASÉ KID FRANCIS A MARSEILLE. — Au second plan, de gauche à droite : Ben Bouali, Albert Laurence, Bastien, Bruhin, Zatlé. Au premier plan, de gauche à droite : une élève du gymnase, Martinet, chef d'orchestre, la vedette Mireille Ponsard, Kid Francis, une jeune danseuse et Nelson.

RUGBY XIII

La difficile victoire de l'Angleterre

Par 17 points à 15 l'équipe d'Angleterre de rugby à XIII battit dimanche, à Buffalo, l'équipe de France.

On voit par là qu'en cette affaire la victoire tint à très peu de chose. De fait, nos champions firent une partie splendide, supérieure en effet à celle qu'on attendait d'eux.

Inférieurs sous le rapport de la puissance physique, moins expérimentés aussi que leurs redoutables adversaires, ils supplèrent à ces faiblesses relatives par une énergie qu'on ne se lassa jamais d'admirer et qui leur permit non seulement de tenir presque toujours en échec la puissance offensive anglaise, mais encore de se lancer dans des contre-attaques plus émouvantes les unes que les autres.

A ce jeu, les deux camps marquèrent chacun trois essais et si, finalement, les Anglais l'emportèrent, ce ne fut que parce qu'ils réussirent un but de plus que nos représentants.

Cela dit, retraçons, si vous le voulez, les grandes lignes de la partie qui se déroula par un temps idéal — un peu trop chaud peut-être — et devant une assistance passionnée, parfois même à l'excès.

Le coup d'envoi est pour l'Angleterre. Tout de suite, le jeu est conduit dans le camp français. La puissance physique des visiteurs fait alors grande impression. Elle s'exprime surtout en mêlée. En effet, le ballon en sort

irrégulièrement par un joueur français. Ainsi, à l'heure du repos, l'Angleterre mène par 7 points à 5.

Cette première partie du match s'était déroulée d'une façon normale. La seconde devait être plus fertile en incidents.

Tout d'abord, notons que la reprise du jeu fut nettement favorable aux Anglais. Quelques minutes à peine après le coup d'envoi, une mêlée était formée tout près de la ligne de buts française, et Mac Cue, en possession du ballon, échappait à la vigilance de ses adversaires pour marquer un essai que, d'un superbe coup de pied, l'arrière Belschaw transformait en but. Angleterre 12, France 5.

Les visiteurs gardent l'offensive mais, quelques instants plus tard, coup de théâtre : Rousse s'échappe de nos vingt-deux mètres, file et termine une belle course en passant le ballon à Sanz, qui va marquer un essai qu'à l'indignation générale l'arbitre se refuse à accorder. J'avoue, pour ma part, n'avoir pas compris quelles raisons avaient, en cette phase du jeu, décidé le directeur de la partie. Passons.

L'Angleterre reprend l'avantage. Le jeu se rapproche de nos vingt-deux mètres et le capitaine anglais Arkwright ajuste un coup de pied tombé qui augmente de deux points l'actif de son équipe.

L'Angleterre mène donc par 14 à 5.

Mais les Français, redoublant d'efforts, bousculent leurs adversaires dans un élan endiablé et, sur coup de pied à suivre, Sanz réussit à toucher le premier le ballon derrière la ligne de buts anglaise, marquant ainsi un essai non transformé en but. Angleterre 14, France 8.

La partie peut encore être gagnée par nos champions.

Mais notre arrière, beaucoup plus lent qu'il ne l'est d'ordinaire, probablement en raison d'une blessure au talon mal guérie, cherche à jouer le ballon par un coup de pied de dégagement et il le fait de façon si malheureuse que la balle vient frapper l'avant anglais Thacker, lequel, quelque peu surpris de la bonne fortune qui lui arrive, ne demande pas d'explications et va instantanément marquer un essai non transformé en but. Angleterre : 17 ; France : 8.

Guiral, malheureux comme nous venons de le dire, se reprend alors, amorce une belle contre-attaque qui manque de peu d'aboutir à l'essai, puis rate de justesse un but sur coup tombé.

Les Anglais baissent alors visiblement de pied. Chez eux, la fatigue s'accuse, surtout chez les avants qui ne soutiennent plus qu'avec peine le train de la partie. Dans ces

conditions on applaudit une splendide échappée de Rousié sur passes croisées qui manque de peu de se terminer victorieusement.

Compensation : quelques minutes plus tard, Rousié réussit un but sur coup franc. Angleterre : 17 ; France : 10.

Nos champions vont de plus en plus fort. Nourrit, Rousse, Brunetaud, Estouéigt, Rousié, Sanz se dépensent sans compter.

Enfin, après une jolie série de passes, le ballon parvient à Salat qui termine une belle course en marquant un essai transformé en but par Rousié.

La fin est proche.

Il n'y a plus qu'une différence de deux points entre les deux équipes. Les Anglais sentant la victoire leur échapper fournissent un effort suprême. Ils parviennent en effet à reporter le jeu dans le camp français sans toutefois pouvoir marquer.

★

En somme, partie très émouvante, sinon de très haute qualité. On peut d'ailleurs en discuter le résultat. On voit en effet que la victoire anglaise ne fut acquise que grâce à une faute énorme de Guiral et peut-être en conséquence d'une erreur commise par l'arbitre au moment où se déroula l'attaque amorcée par Rousié et terminée par Sanz.

N'importe, il est juste de reconnaître que des deux équipes sur le terrain, c'est celle d'Angleterre qui fit le meilleur jeu. Comme il a été dit tout d'abord, sa supériorité s'exprima sous le double rapport de la puissance physique et de la technique. Au reste on peut dire qu'elle fut peut-être meilleure en défense qu'en attaque et c'est d'ailleurs la même observation qu'on peut faire au sujet de l'équipe de France.

Du point de vue individuel, les avants Rousse, Nourrit, Brunetaud, les trois-quarts Estouéigt, Rousié et Sanz se distinguèrent à leur avantage parmi les joueurs de l'équipe de France.

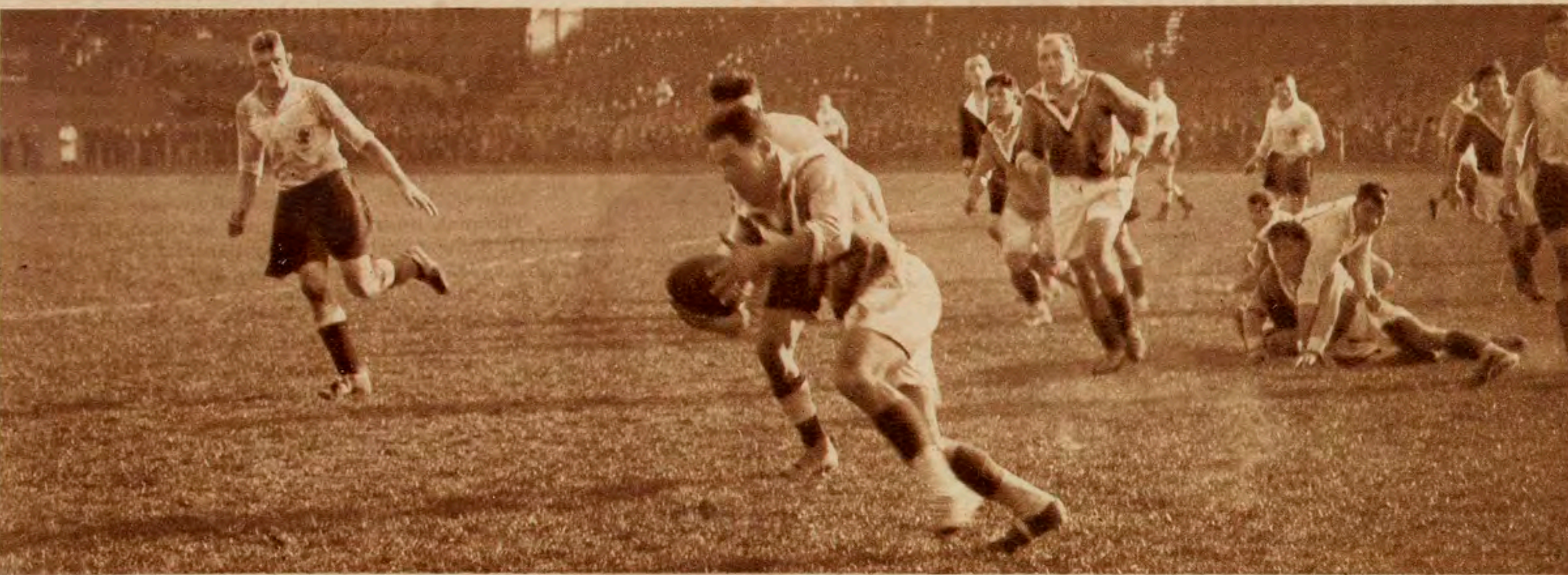
Du côté anglais les ailiers Cumberlatch et Grainge, le centre Morrel et surtout l'arrière Belschaw brillèrent d'un éclat tout particulier.

Le fameux demi de mêlée Mac Cue, marqué de très près par ses adversaires, comme l'était d'autre part notre demi d'ouverture Dauger ne put pas plus que celui-ci briller autant qu'on le supposait.

Les avants anglais firent, en somme, une partie assez anonyme. Pourtant on peut citer avec une mention particulièrement élogieuse Thacker, Arkwright et Ellerington.

Enfin, rendons hommage à nos champions. En effet, ils prouvèrent surabondamment qu'ils étaient à l'heure actuelle capables de tenir en échec ceux qui autrefois leur infligèrent de si sévères leçons.

CHARLES GONDOUIN.



RUGBY XIII. — BUFFALO : France-Angleterre (15-17). — Le jeune ailier français Sanz fut en tous points magnifique de brio ; le voici, en possession du ballon, essayant de déborder son adversaire direct. On reconnaît, de gauche à droite : les Français Sanz, Gau, Rousse, Durand (à terre) et Nourrit.

presque toujours au bénéfice du petit demi Mac Cue, fameux par ses dangereuses initiatives personnelles.

Mais la réputation de Mac Cue est bien établie chez les nôtres et, en effet, le demi de mêlée anglais était surveillé de si près qu'il ne put réussir comme il l'aurait voulu ses escapades personnelles.

Bref, l'équipe anglaise, tout en ayant de multiples occasions d'attaquer, n'arriva à déjouer la défense française qu'à la vingtième minute de jeu.

En effet, sur une sortie de mêlée, le demi d'ouverture Herbert, servi par Mac Cue, passe directement le ballon à son ailier Cumberlatch qui, dans une belle course, débordé l'ailier gauche français et va marquer en coin un essai non transformé.

Le jeu reprend à l'avantage de l'équipe d'Angleterre, mais tout à coup notre trois-quarts centre Estouéigt s'échappe, file, et devant l'arrière anglais, passe le ballon à Brunetaud qui marque entre les poteaux adverses un essai transformé en but par Rousié. Les Français mènent donc par 5 points à 3, aux applaudissements enthousiastes des spectateurs.

Stimulés par ce succès de nos champions, les Anglais reprennent l'avantage. Toutefois, les visiteurs devront se contenter de marquer deux buts sur coup franc réussis par Belschaw, chacun pénalisant un « tenu » joué

RUGBY XIII. — BUFFALO : France-Angleterre (15-17). — Une belle échappée de l'avant français Brunetaud, qui semble surprendre la défense anglaise. Il est dommage que ses partenaires n'aient pu le soutenir efficacement. On reconnaît, de gauche à droite : les Français Brinsolles, Gau, Griffard et Brunetaud.



CHEZ LES QUINZE

Le programme de la Fédération Française de rugby était, dimanche, marqué par les matches de repêchage de division d'excellence et par des matches de barrage excellence-honneur.

Dans la première catégorie, les rencontres se terminèrent comme on le prévoyait généralement. Elles donnèrent d'ailleurs lieu à des luttes aussi serrées qu'on l'avait supposé.

La seule équipe qui gagna son match avec une marge assez large fut l'Aviron Bayonnais qui battit, à Toulouse, le Stade Aurillacois par 19 à 3. On peut en déduire que l'équipe de l'Aviron est en ce moment en pleine reprise. On la suivra avec d'autant plus d'intérêt dans la suite de la compétition nationale.

Les seules surprises de la journée furent les défaites subies par le R. C. Toulonnais des mains du Stade Piscénois, et l'échec du S. U. Agenais devant l'A. S. Bayonnaise. Au reste on peut féliciter l'équipe du R. C. Dijonnais de n'avoir cédé que de 6 points à 3 devant le C. S. Vienne, et de même, on peut complimenter l'U. S. Métro du succès qu'elle remporta, par 13 à 3, sur l'équipe de Lons-le-Saunier. En somme, les tours de repêchage laissent comme victimes de marque l'équipe du F. C. de Grenoble, battue de justesse par le Stade Bordelais ; le R. C. Toulonnais et le S. U. Agenais.

En conséquence, des résultats enregistrés au cours de la journée au compte de la division d'excellence, les huitièmes de finale du Championnat de France se présentent comme suit :

A. S. Montferrandaise-Métro ; A. S. Carcassonnaise-Aviron Bayonnais ; Lyon Olympique-R. C. Chalonnais ; Racing Club de France-A. S. Bayonnaise ; Biarritz Olympique-Stade Piscénois ; Section Paloise-Stade Toulousain ; R. C. Narbonnais-Stade Bordelais ; U. S. A. Perpignanaise-C. S. Vienne.

Ces huitièmes de finale se joueront le premier dimanche d'avril et on peut en attendre d'ores et déjà des parties extrêmement serrées.

Le barrage excellence-honneur donna pour résultats les victoires du Stade Nantais sur le F. C. Auscitain, de l'équipe de Saint-Jean-de-Luz sur le Stade Français, de Valence-d'Agen sur le C. A. Périgourdin, de Saint-Girons sur le P. U. C. de Saint-Vincent-de-Thyrosse sur Tulle.

Ainsi, les clubs de très ancienne réputation tels que le Stade Français et le C. A. Périgourdin vont céder leur place en division d'excellence à des rivaux de moindre renommée. Ainsi passent les gloires du monde.

Ch. G.



Difficile?

Alors vous appréciez le Muscat, le Grenache, le Malvoisie, vénérables crus réputés des plus encore leur appréciez l'antiquité et vous appréciez leur mariage dans cet élixir de soleil, vendangé et vieilli dans le terroir du Roussillon, le

BYRRH

TRIOMPHE DES VINS CÉNÉREUX

"consommé en famille comme au café"

Cadeau!

Pour le recevoir gratuitement et franco, le réclamer à BYRRH, Bureau K à Thuir (P.-O.) C'est un livre de comptes indispensable dans tous les ménages.

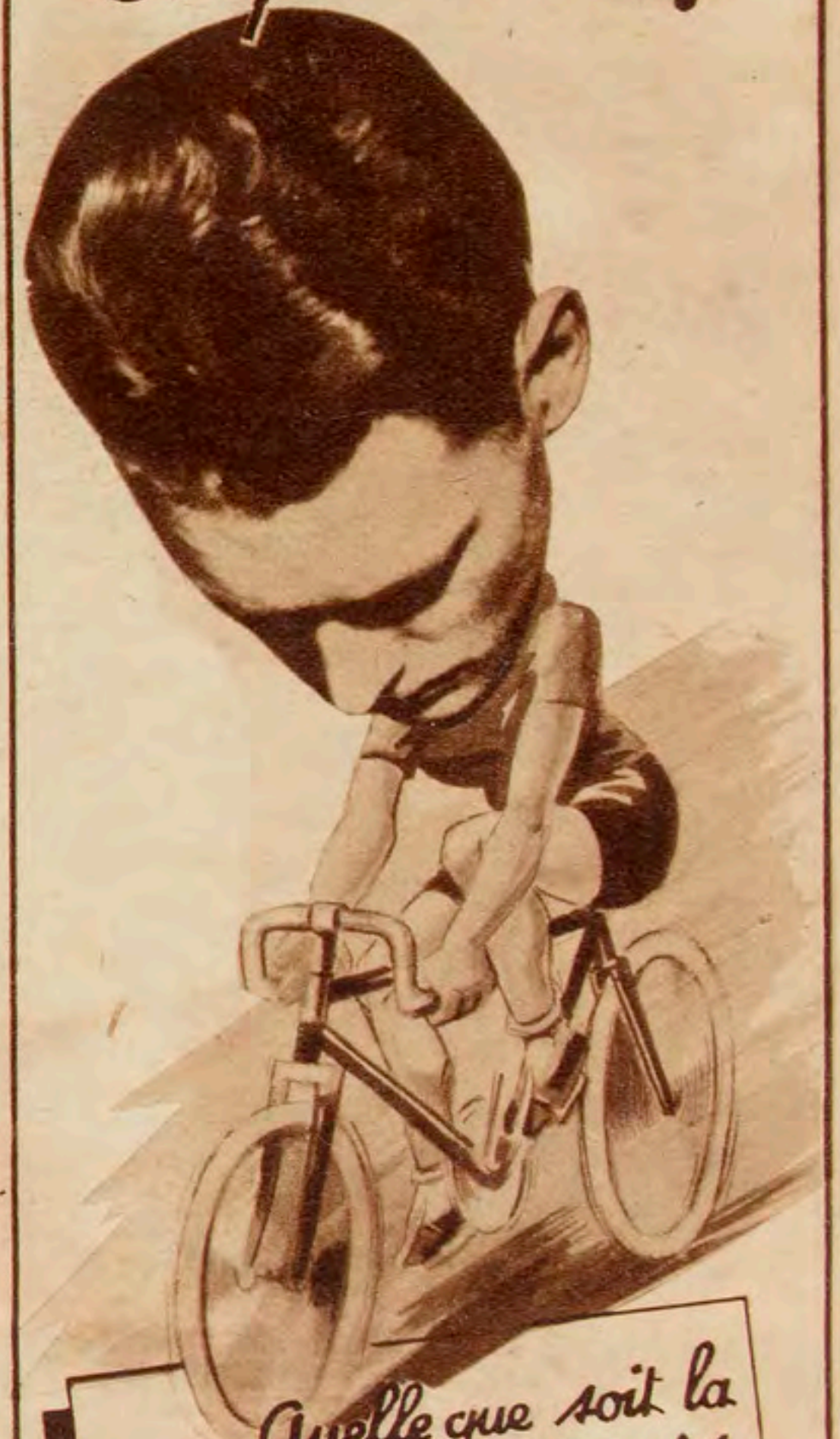


RUGBY XIII. — BUFFALO : France-Angleterre (15-17). — Abondamment servis par leurs avants, les trois quarts anglais attaquent sans répit, mais se heurtent à une sévère défense des nôtres. Sanz et Rousié se replient pour plaquer leurs adversaires directs, Morrel et Cumberlatch.



RUGBY XIII. — BUFFALO : France-Angleterre (15-17). — Une belle percée du Français Dauger : il vient de tromper deux adversaires et continue sa progression, soutenu à sa droite par Estouiegt. A l'extrême gauche : Max Rousié.

Impeccable !



Quelle que soit la longueur du parcours, le coureur cycliste est toujours parfaitement coiffé à l'arrivée, s'il emploie ...

BRYLCREEM

Le fixateur des sportifs

BON à découper et à adresser à BRYLCREEM, S.r.l. Felix-Pyot-Puteaux (Seine) pour recevoir un échantillon 'A'. Joindre 1 fr. 30 en timbres-poste pour frais d'envoi.

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :

6

PAGES

sur les

JOURS



RUGBY XIII. — BUFFALO. — FRANCE-ANGLETERRE (15-17). — Devant 15.000 spectateurs enthousiastes, les Français déchaînés ont brillamment résisté à l'équipe anglaise. Battus en mêlée, nos avants se rachetèrent largement par leur inlassable activité ; les joueurs des lignes arrières, nerveux et rapides, exploitèrent au mieux les rares occasions qui leur furent offertes. Sur sortie de mêlée, l'Anglais Mc Cue, bien que protégé par ses grands avants, se voit bloqué par le Français Nourrit.